

Entrer dans la peau du Dragon ?

Christian Lazaridès

1 – Une petite phrase qui se glisse partout

Qui n'a jamais entendu, ou prononcé, le fameux « Pour vaincre le Dragon, il faut entrer dans sa peau », ou quelque équivalent ? En effet, la phrase peut connaître des variantes : « se glisser dans la peau » ou « se faufiler dans la peau », le Dragon peut devenir « Ahriman » et le « il faut » peut devenir « on doit » ou « tu dois »... Par ailleurs, on peut la trouver appliquée à des situations fort diverses, et elle peut prendre alors des sens fort différents.

Il peut s'agir, par exemple, de dire à quelqu'un qu'il ne saurait « vivre en essénien », pour ainsi dire, mais que, pour changer les choses, il doit être prêt à se lier à ce qu'il veut combattre ou transformer, et le Dragon en question peut être le matérialisme, la science, la technologie, l'informatique, etc. Mais il peut s'agir aussi de se lier à « d'autres courants spirituels », confirmant ainsi une autre petite phrase, celle du 28.7.1924, dont j'avais critiqué certaines interprétations dans un précédent numéro de la revue (n°30 – Été 1999). J'aurai d'ailleurs à revenir, par une voie inattendue, sur cette autre phrase et à apporter un rectificatif à mes propos d'alors.

En bref, partout où l'on aurait tendance à s'opposer, à se situer en dualité, il faudrait apprendre à faire avec, voire à faire semblant de faire avec. Plutôt que de s'opposer stérilement à l'Europe de Maastricht ou au Nouvel ordre mondial, ne vaut-il pas mieux y adhérer pour les transformer du dedans ? Plutôt que de critiquer les évolutions problématiques de la Société anthroposophique, ne doit-on pas – au nom d'un tel principe « michaélique » ou « manichéen » – œuvrer en silence et en profondeur au sein de cet organisme, à la

façon dont Steiner lui-même était entré jadis dans la peau du Dragon de la Société théosophique ?

On commence à percevoir les ambiguïtés d'une telle logique. Tout cela est-il vraiment michaélique, ou manichéen ?

Tout récemment, dans le courrier des lecteurs du mensuel allemand *Info3* (Mai 1999), j'ai trouvé l'expression employée pour justifier l'attitude d'un pionnier de l'agriculture biodynamique qui avait collaboré avec le régime national-socialiste afin – nous dit-on – de sauvegarder les chances d'avenir de cette impulsion spirituelle. Sans juger ici de la validité de cette allégation, ce qui est frappant pour notre présent propos, c'est la façon typique dont la petite phrase arrivait à point nommé comme pour clore tout débat : il avait su « se glisser [schlüpfen] dans la peau du Dragon » et, quelques lignes plus loin, il était logiquement présenté comme un « michaélite ». La phrase était mise entre guillemets et attribuée à... personne : anonyme ! Serait-ce le Onzième Commandement : « Tu iras dans la peau du Dragon » ?

Mais il peut arriver qu'elle soit précédée du sésame magique « Steiner a dit » ou bien – mais là il faut déjà un peu connaître ses classiques – « Steiner a dit que son maître lui avait dit qu'il fallait... »

Avant d'avancer dans l'enquête sur le réel auteur de cette phrase, notons quelques premières impressions.

- La phrase a une forte capacité de fascination, elle se présente comme une image agissant fortement sur le sentiment et la volonté, mais une image dont les contours ne sont en fait pas du tout précis : comment, au juste, entre-t-on dans un Dragon ? En se laissant avaler ? Et quand on est dedans, que fait-on au juste ?

- L'origine présumée élevée ou très élevée de cette métaphore renforce encore la fascination. Nous aurions affaire à une sorte de caractérisation archétypique d'un geste – voire *du* geste – spirituel fondamental de notre temps.

- La métaphore peut évoquer quelque chose comme un courage sacrificiel, une forme d'héroïsme : aller au cœur du danger ; mais le geste est quand même assez indirect, une sorte d'héroïsme de l'ombre. À tel point que, presque à l'inverse d'une connotation héroïque, on peut facilement basculer vers des connotations se rattachant à une stratégie d'infiltration (façon Cheval de Troie), surtout avec les variantes « se glisser », « se faufiler », cela pouvant aller jusqu'à une notion de malice, de ruse, de double jeu.

• Par ailleurs, où est le départ entre « Entrer dans la peau du Dragon » et « Se jeter dans la gueule du loup » ?

Bref, nous avons ici une réelle ambiguïté, une contradiction interne difficile à dénouer. Où est le seuil entre héroïsme et opportunisme ? Entre courage et esprit de consensus, voire lâcheté ? Entre michaélisme et collaborationnisme ? Entre sacrifice d'amour rédempteur et basse manœuvre d'infiltration ? En essayant de donner un sens précis à cette métaphore, on aboutit rapidement à une sorte de cul de sac. *Faute d'un contexte* – et cette affaire de contexte va s'avérer essentielle –, cette phrase peut signifier tout et rien. Après un impact immédiat fort, mais infraconscient, elle se délite dès qu'on la soumet à l'épreuve de la pensée. Alors il faut à tout prix retrouver l'auteur et le contexte.

2 – Qui a dit quoi ?

Erreur objective...

C'est un tout petit article de deux pages, paru en 1964, de Jürgen von Grone, intitulé « *Se glisser dans la peau du Dragon... ? – Une nécessaire clarification*¹ » qui m'avait mis la puce à l'oreille il y a une quinzaine d'années. Ces deux pages de clarification étaient motivées par un fait précis, que je décrirai un peu car il est significatif de ce que l'on pourrait appeler le karma des petites phrases.

En 1964 avait paru, dans un ouvrage collectif d'obédience catholique fortement jésuite, une contribution d'un certain Richard Glauner intitulée « *Bases pour un jugement sur Rudolf Steiner et son anthroposophie* »². Steiner y était présenté comme un « téléguidé » (*ein Geführter*) qui, sur les ordres de « forces obscures » se tenant derrière lui, aurait infiltré le christianisme pour le détruire de l'intérieur, après qu'il avait précédemment échoué dans une première tentative de le détruire du dehors à l'époque où il était athée, matérialiste, nietzschéen, haeckélien. Et la meilleure preuve de cette démarche d'infiltration, c'était le quasi-aveu qu'il en faisait lui-même et dont rendait compte un texte de... Edouard Schuré, l'introduction à sa traduction en français de l'ouvrage de Steiner *Le christianisme en tant que fait mystique*³.

Glauner s'appuyait sur la traduction allemande de passages de l'introduction de Schuré faite par un autre pourfendeur de Steiner et

d'anthroposophie, un certain A.L. Matzka, qui avait écrit, croyant ou voulant faire croire qu'il avait découvert quelque pot-aux-roses :

« *Ces phrases sont peut-être ce qu'il y a de plus révélateur qui ait jamais été exprimé sur le Dr Steiner et son œuvre, et sur le sens de son œuvre.* »⁴

Tant Matzka que Glauner faisaient un usage pervers – en écourtant les citations à point nommé – de plusieurs passages de l'introduction de Schuré, et en particulier de notre petite phrase – *laquelle vient bien de cette introduction* –, qui devenait pour eux la définition même du parfait « téléguidé infiltrateur » !

Or, dans son article de 1964, sans prêter plus d'attention qu'il n'en fallait au débat spécieux des deux compères jésuitoïdes, Jürgen von Grone voulut attirer l'attention sur le *problème objectif* que posait cette phrase. Il en avait parlé, quelques années après la mort de Steiner avec Elisabeth Vreede – alors encore membre du Comité directeur de la Société anthroposophique – dans la maison de celle-ci à Arlesheim, laquelle Elisabeth Vreede en avait parlé quelques années auparavant avec Rudolf Steiner, lequel aurait « *devant elle, absolument récusé avant tout cette phrase de se glisser dans la peau du Dragon* »⁵, selon donc les souvenirs de Jürgen von Grone rapportant ceux d'Elisabeth Vreede. Et il poursuivait :

« *De ces paroles il devait donc être conclu que pour le Dr Steiner cette formule de Schuré, précisément, contient une erreur⁶ objective à prendre très au sérieux.* »⁷

Nous allons voir qu'il n'est pas si simple de saisir où réside exactement une telle erreur objective. Jürgen von Grone, brièvement, évoquait essentiellement l'inadéquation de la métaphore pour rendre compte du combat de Michaël contre le Dragon.

Avant d'aller plus loin, retrouvons donc dans son contexte la phrase incriminée, c'est-à-dire dans cette introduction de 55 pages – rédigée par Edouard Schuré en 1908 – à la première œuvre de Steiner traduite en français. À la page 18 on trouve :

« *Aux questions inquiètes de son disciple, il [N.d.T. : le maître de Rudolf Steiner] répondit en substance :*

“*Si tu veux combattre l'Ennemi, commence par le comprendre. Tu ne vaincras le Dragon qu'en entrant dans sa peau. Quant au Taureau, il faut le prendre par les cornes. C'est au plus fort de la détresse que tu trouveras tes armes et tes frères de combat. Je t'ai montré qui tu es, maintenant va – et reste toi-même !*”

Rudolf Steiner connaissait suffisamment la langue des maîtres pour deviner l'âpre chemin que lui imposait cet ordre ; mais il comprit aussi que c'était l'unique moyen d'atteindre le but. Il obéit et se mit en route.»⁸

Le contexte est éclairant. Tout d'abord, le « en substance » qui précède la prétendue réponse du maître montre déjà qu'il ne s'agit pas d'une citation littérale. Et l'ensemble du passage mis entre guillemets par Schuré ne saurait être pris pour une citation de paroles de Steiner ou de son maître, mais sont une sorte de réplique de théâtre. À mon sens, il s'agit d'une petite mise en scène, d'un goût d'ailleurs discutable, tout simplement due à Schuré. Pure invention ? Ou bien théâtralisation d'éléments objectifs de la biographie de Steiner ? Nous aurons à revenir sur ce point.

S'agissant d'une réponse – censée avoir été faite aux « questions inquiètes » du disciple –, nous pouvons remonter jusqu'à ces questions, une page plus haut, afin de mieux comprendre le sens que Schuré voulait donner à sa métaphore :

«Comment vaincre, ou plutôt comment apprivoiser et convertir le grand ennemi, la science matérialiste d'aujourd'hui, qui ressemble à un dragon formidable, revêtu de sa carapace et couché sur son immense trésor ? Comment dompter ce dragon de la science moderne et l'atteler au char de la vérité spirituelle ? Et surtout, comment vaincre le taureau de l'opinion publique ? »⁹

Tant sur la forme que sur le fond, nous sommes bel et bien dans l'imaginaire de Schuré, et dans sa façon bien personnelle de poser les rapports entre science matérialiste et spiritualité, selon une philosophie pas très bien fixée d'ailleurs ; en témoigne cette façon symptomatique de passer de « vaincre » à « apprivoiser et convertir » puis à « dompter ». Et c'est donc pour mener à bien tout cela qu'il finira par proposer « d'entrer dans la peau du Dragon ». Nous noterons que dans la question il n'y a pas encore de majuscules à « ennemi », « dragon », « taureau » – les majuscules apparaîtront dans la réponse –, comme si la dramatisation était progressive. Mais, pour le moment, quoi qu'il en soit de la justesse des images, nous avons une identification assez claire du Dragon : la science matérialiste, le matérialisme. Dans la suite de l'introduction Schuré continuera de filer cette métaphore, par exemple :

«Oui, Haeckel était l'Adversaire. C'était le matérialisme armé, le Dragon avec toutes ses écailles, ses griffes et ses dents.»¹⁰

Et le chapitre biographique de cette introduction se termine sur une reprise – légèrement modifiée – de notre petite phrase mais où, cette fois, l'attribution au maître est présentée comme un fait, et non plus « en substance », et où apparaît en outre – dans la phrase suivante – la variante « en se glissant » qui aura beaucoup de succès à l'étranger :

«Poursuivant ainsi ses études, Rudolf Steiner se souvint de la parole de son maître : "Pour vaincre le Dragon, il faut entrer dans sa peau". En se glissant dans la carapace du matérialisme, il s'était emparé de ses armes. Désormais il était prêt au combat.»¹¹

... ou citation authentique ?

Si, en 1964, Jürgen von Grone a cru nécessaire d'alerter qu'il y avait dans cette métaphore une anomalie objective, c'est tout à fait une autre tendance qui apparaît lorsque, à l'été 1973, est traduite en allemand l'introduction de Schuré dans les *Beiträge zur Rudolf Steiner Gesamtausgabe*¹², c'est-à-dire par les éditeurs officiels de l'œuvre de Rudolf Steiner. On peut lire dans l'avant-propos :

«En plus des notes mentionnées [N.d.T. : les Documents de Barr], Schuré a sans aucun doute utilisé des indications orales de Rudolf Steiner. Cela concerne avant tout la caractérisation de la personnalité du maître anonyme. Là est d'une importance particulière la mise en parallèle des traits de caractère de Rudolf Steiner et de ceux du maître, ainsi que l'exigence, afin de combattre le Dragon, de se glisser [schlüpfen] dans sa peau.»¹³

Et, plus loin :

«L'authenticité des données d'Edouard Schuré est confirmée par les notes de notre ami décédé Paolo Gentilli, publiées ici page 28.»¹⁴

Paolo Gentilli (1890-1961) rencontra Edouard Schuré à Dornach au cours de l'été 1922, à l'époque de la fameuse première Semaine française où se fit la réconciliation entre Steiner et Schuré.

«Je profitai de l'occasion pour interroger Schuré sur l'esquisse biographique de Rudolf Steiner qu'il avait placée dans l'introduction à sa traduction de Le christianisme en tant que fait mystique. Et en particulier sur la figure du mystérieux instructeur de Rudolf Steiner.

Schuré répondit que c'est Rudolf Steiner qui lui aurait communiqué le contenu de l'esquisse biographique au cours de conversations nombreuses. Il aurait rendu l'impression qu'il en avait gardée "en tant qu'artiste", et il avait l'impression que cela correspondait à la vérité. Ce qu'il avait écrit, il l'aurait présenté à Rudolf Steiner avant l'impression, et celui-ci n'avait soulevé aucune objection.»¹⁵

On notera le ton conditionnel et «impressionniste» de tout cela. Pour ma part, plutôt qu'une preuve de l'authenticité de la citation qui nous occupe ici, je vois dans les propos de Gentilli, se souvenant de ceux de Schuré, quasiment au contraire une confirmation que Schuré a – «en artiste», et «en substance» – créé la mise en scène et la pseudocitation, à partir certes d'éléments donnés par Steiner, comme nous allons le voir, mais sans que cela n'authentifie d'aucune manière la phrase précise concernée, car c'est uniquement de cela qu'il est question ici. Bien sûr, il faut s'entendre sur le mot «authenticité». Je ne discute pas la sincérité de Schuré, mais son authenticité «en artiste» peut s'éloigner assez nettement d'une authenticité objective que l'on est en droit d'exiger lorsqu'une phrase est mise entre guillemets et dans la bouche de quelqu'un de précis.

Alors : erreur objective fustigée par Steiner lui-même ou citation authentique cautionnée par Steiner lui-même ?

3 – Comment cette métaphore s'est-elle élaborée chez Schuré ?

Lorsqu'il rédige cette introduction, en mai 1908, Edouard Schuré est depuis un bon septénaire d'années en rapport avec Marie von Sivers (la future Marie Steiner) et avec Rudolf Steiner. Ce furent d'abord des relations épistolaires, à propos des traductions en allemand de ses propres ouvrages par Marie von Sivers, et c'est seulement en mai 1906 que les trois personnages se rencontrèrent, à Paris, à l'occasion du cycle de conférences destiné aux Russes en exil¹⁶, Schuré servant de traducteur-interprète d'allemand en français. À partir de là, par deux fois (septembre 1906 et septembre 1907) Marie von Sivers et Rudolf Steiner furent les hôtes de Edouard Schuré et de son épouse Mathilde à Barr, en Alsace, au pied du Mont Sainte Odile. C'est au cours du second séjour que Steiner rédigea pour Schuré trois petits textes, dits «*Documents de Barr*»¹⁷, pour répondre à certaines

questions de Schuré et aussi, précisément, afin de fournir des matériaux pour cette introduction. Cela, bien sûr, n'exclut pas en outre des conversations sur les mêmes sujets, au cours desquelles «aurait pu» être prononcée par Steiner la phrase fatidique... Mais, en attendant quelque lecture akashique valable qui viendra trancher, je m'en tiendrai aux documents en question.

Première source formelle directe

Dans le Document I de Barr, de caractère autobiographique, on peut trouver, à mon sens, ce qui constitue une première source formelle de la métaphore de Schuré.

De façon générale, en comparant certains passages de ce document à certains passages de l'esquisse biographique de Schuré, on peut se faire une idée précise de la capacité de «remodelage» de Schuré, laquelle n'est pas sans poser problème. Ainsi, par exemple, Steiner revient à plusieurs reprises sur «*les forces occultes qui se tenaient derrière moi*», expression qui demanderait à être située de façon très subtile à la fois dans le contexte de ce document et dans le contexte général de la démarche de Steiner. En bref, ce problème délicat, qui touche aussi à la question des maîtres, est posé chez Steiner en termes de collaboration, de conseil, d'échanges et de choix libres. Tandis que chez Schuré, et dans cette introduction en particulier, on peut observer comment cela est traduit en termes d'ordres, d'obéissance – comme on l'a déjà vu plus haut – et cela donne une tonalité coercitive, élitiste, hiérarchique, en discordance avec les propos de Steiner. Par exemple quand Schuré écrit :

«*Car ils [N.d.T. : les maîtres] suscitent, préparent et dirigent ceux qui agiront aux yeux de tous.*»¹⁸

Ou bien cette phrase, mise entre guillemets par Schuré comme s'il s'agissait d'une traduction littérale du texte de Steiner :

«*Les puissances occultes qui me dirigeaient, dit-il, m'obligeaient à faire pénétrer insensiblement des idées spiritualistes dans les courants de l'époque.*»¹⁹

Cette dernière phrase est sans doute l'amalgame abusif de deux passages du Document I de Barr :

- d'abord de celui-ci où Steiner, évoquant très spécifiquement son activité de rédacteur dans des revues littéraires et politiques dans les années 1880, conclut :

« Dans tout cela il ne pouvait être question d'exposer des idées occultes. Et les puissances occultes qui se tenaient derrière moi me donnèrent ce seul conseil : "Tout sous le vêtement de la philosophie idéaliste". »²⁰

• ensuite de cet autre passage, particulièrement important pour la suite de notre propos, et se rapportant à des événements se situant vers 1895 :

« Ensuite il y eut l'épisode Nietzsche. J'avais même, peu de temps auparavant, écrit sur Nietzsche de façon polémique.

Mes forces occultes m'indiquèrent de faire passer de façon imperceptible dans les courants de l'époque l'orientation vers le véritablement spirituel. On ne parvient pas à la connaissance quand on veut absolument faire prévaloir son propre point de vue, mais en effectuant la plongée dans des courants intellectuels étrangers.

J'écrivis ainsi mon livre sur Nietzsche, en me plaçant complètement au point de vue de Nietzsche. »²¹

Bref, je ne vais pas multiplier les exemples, et ils sont légion, de la problématique faculté de « restructuration » de Schuré, et cela jusque dans le corps de la traduction où il prend des licences assez extravagantes, modifiant le texte, supprimant des passages et, pire, en ajoutant de son propre cru, comme par exemple tout le passage final du livre. Mais il importait de prendre conscience de cette forte tendance. Pour ainsi dire, Schuré s'est un peu trop mis dans la peau de Steiner !

Pour revenir au vif de notre sujet, je vois dans le dernier passage cité du Document I de Barr la source essentielle de la métaphore de Schuré, à savoir ce geste d'entrer dans des courants matérialistes pour leur donner une orientation vers le spirituel, avec, de plus, la notion de faire cela de façon imperceptible, « *unvermerkt* », sans être remarqué, inaperçu. Nous reviendrons sur cette connotation subliminale qui peut avoir quelque chose de très gênant, mais qui est en effet présente et qu'il nous faudra replacer correctement dans le contexte de l'époque et dans celui de la biographie de Steiner.

Seconde source formelle directe

Il y a ensuite – à mon sens – une seconde source formelle directe de la métaphore de Schuré, et elle se trouve dans le corps même de la traduction à laquelle s'applique l'introduction : il y a en effet là tout

un chapitre consacré à l'Apocalypse de Jean et, dans ce chapitre, un passage relatif au chapitre XII de l'Apocalypse, là où Michaël précipite le Dragon sur la Terre. Voici ce passage, que je traduis à partir du texte original de Steiner :

« De même que jadis Osiris fut mis en danger par le méchant Typhon, de même aujourd'hui encore « l'ancien Dragon, le grand Serpent » (Apocalypse, chap. XII, v. 9) doit être surmonté. La Femme, l'âme humaine, donne naissance au savoir inférieur, lequel est une puissance adverse lorsqu'il ne s'élève pas jusqu'à la sagesse. L'être humain doit passer par ce savoir inférieur. Ici, dans l'Apocalypse, le savoir inférieur apparaît comme « le grand Serpent ». De tout temps le serpent a été, dans toute sagesse mystique, le symbole de la connaissance. Par ce serpent, par la connaissance, l'homme peut être séduit s'il n'éveille pas en lui le fils de Dieu qui écrase la tête du serpent. »²²

Très curieusement, manquent dans la traduction de Schuré les trois phrases qui sont peut-être les plus significatives en tant que seconde source formelle – mises en caractères gras dans la citation ci-dessus – et en particulier celle-ci : « L'être humain doit passer par ce savoir inférieur » ; un geste qui est encore plus marqué en allemand : « *durch dieses niedere Wissen hindurch* » (que l'homme doit « traverser à travers » ou « traverser de part en part »²³).

Une sorte de syllogisme ou de télescopage

On peut penser – c'est en tout cas l'hypothèse que j'émet – que c'est à partir de ces deux sources formelles directes que s'est élaborée la métaphore, selon un syllogisme implicite de ce genre :

- il faut entrer dans des façons de penser qui vous sont étrangères, par exemple celles de philosophes ou de scientifiques matérialistes ;
- or, la science matérialiste c'est le Serpent et, par assimilation, le Dragon ;
- donc : « Il faut entrer dans la peau du Dragon ».

Le début de la phrase – « Pour vaincre le Dragon... » – donne l'image du combat de Michaël, en rapport avec la seconde source, tandis que le second membre de la phrase – « ...il faut entrer dans sa peau » – serait la transcription du geste tout à fait localisé dans le temps et dans l'espace évoqué dans le Document I de Barr, la première source.

Mais se trouveraient ainsi liés de façon quelque peu forcée deux gestes hétéroclites, se situant à deux niveaux différents, un raccourci, le risque étant que la petite phrase résultant du télescopage ne puisse plus rendre compte clairement ni d'une source, ni de l'autre. On peut même ajouter un troisième geste, ou troisième niveau, qui est dans cette idée d'agir de façon imperceptible au sein des courants de l'époque.

Une « charge occulte » peu commune

Maintenant, en plus de ces hypothétiques deux (ou trois) sources formelles de la métaphore, il faut aussi considérer que la petite phrase et toute la saynète imaginée par Schuré, et en particulier par le fait de mettre en scène le maître de Steiner, sont aussi de fait le réceptacle de tous les thèmes ésotériques abordés par Steiner dans les Documents de Barr et dans les conversations avec Schuré. Il s'agit des thèmes les plus cruciaux du christianisme ésotérique : le courant johannite, l'initiation rosicrucienne, l'initiation manichéenne, les Mystères du Graal. De plus, c'est précisément à cette époque, à l'automne 1907, que dans le cadre de l'École ésotérique Steiner commence à parler de l'Âge michaélique qui a débuté en 1879 et du combat de Michaël.

Mise dans la bouche du maître inconnu de Steiner – et d'une façon telle que l'on pourrait facilement croire que c'est précisément vers 1879 que cette phrase aurait été prononcée –, celle-ci pourrait facilement devenir, dans une telle aura, une sorte de mot de passe de l'initiation moderne, de toute l'impulsion anthroposophique, du michaélisme, de la spiritualité de la Cinquième époque, dont l'un des aspects essentiels est «le combat pleinement conscient contre le Mal qui émerge dans l'évolution de l'humanité».²⁴ Mais, précisément, «Entrer dans la peau du Dragon» est-ce vraiment un combat ? Ou bien est-ce le contraire d'un combat ?

Il ne faut pas, par ailleurs, négliger le fait qu'avec cette introduction de Schuré c'est la première fois que sont publiés des éléments biographiques sur Steiner, et que cette esquisse biographique – avec la petite phrase – va rapidement connaître un grand succès dans plusieurs pays d'Europe où elle sera traduite.²⁵

Et l'on pourrait multiplier les aperçus renforçant l'idée que s'est constitué autour de cette phrase un égrégore, une charge occulte peu commune, même si, comme nous allons le voir, c'est en grande partie à l'insu de Schuré lui-même.

4 – Où se situe le problème ?

Ainsi que nous avons commencé à le voir, il semble y avoir à l'origine de cette phrase le télescopage de choses nombreuses, se situant à des niveaux différents, et cela crée des contradictions internes, lesquelles constituent dans les âmes typiquement ce que Rudolf Steiner appelle des «îlots d'erreur inextricable». Sur la base de ceux-ci peuvent ensuite être activées toutes sortes de suggestions occultes.²⁶ Le seul moyen pour désamorcer de telles suggestions c'est de dénouer, d'amener au jour.

Ou bien nous sommes dans ce dangereux mélange de vrai et de faux qui avait fait dire à Louis-Claude de Saint-Martin : «Le sens absolument faux m'a fait moins de peine que le sens à moitié vrai, parce que cette moitié vraie empêchait l'autre de se rectifier.»²⁷

Dans ce qui suit, je ne ferai qu'esquisser à grands traits quelques pistes, dont le développement donnerait à cet article une taille trop importante.

Une pseudo-citation

Je pense qu'il faut clairement poser en priorité en tant que problème majeur celui de l'authenticité, de la véridicité. Il est évident que si la phrase n'a pas été prononcée, ni par Steiner, ni par le maître de Steiner, nous sommes en face d'une forgerie, de la confection d'une pseudo-citation, et que cet élément de non-véridicité déteindra obligatoirement sur toute utilisation de cette phrase.

Et, à mon sens, il s'agit bien de cela. Le «en substance» de Schuré me semble en être la preuve. Le premier glissement se fait lorsqu'il reprend la métaphore en l'attribuant sans réserve au maître de Steiner. Là s'arrête toutefois la responsabilité de Schuré. Et le glissement définitif se fera lorsque la phrase sera reprise par des générations de personnes, et pratiquement toujours en totale méconnaissance du contexte.

En bref : si cette phrase n'a pas été prononcée par le maître de Steiner, elle perd *la totalité de sa signification historique*. En toute radicalité le débat pourrait s'arrêter là : si la citation est fautive, son destin ne pourra être que problématique. Elle n'est plus qu'une fiction de Schuré dont on peut, éventuellement, éprouver maintenant la valeur en tant que telle.

Un glissement à la limite du jeu de mots

Si l'on prend donc maintenant la phrase pour elle-même, en l'extrayant de son aura de fascination ésotérique, si on la soumet à une analyse formelle, je crois qu'il y a déjà là – sur le plan formel – un vice de forme qui, lui aussi, retentira sur toute utilisation ultérieure de la phrase. Je me demande si nous ne sommes pas, tout simplement, à la limite d'un jeu de mots qui aurait mal tourné ! Je m'explique.

Le geste caractérisé par Steiner dans le Document I de Barr, qui consistait à « se placer complètement au point de vue de », au point de vue de Nietzsche en l'occurrence, pourrait tout à fait être exprimé, avec un brin d'humour, par l'expression française « *se mettre* dans la peau de ». On connaît par ailleurs une autre expression – dont le sens est d'ailleurs assez différent – : « entrer dans la peau du personnage », qui s'applique par exemple au travail de l'acteur de théâtre et qui, à ce titre, devait être familière à Schuré. Rappelons aussi que Schuré était alsacien et, vivant depuis une quinzaine d'années en Alsace, j'ai pu remarquer que le bi- ou tri-linguisme ambiant pouvait faciliter de petites substitutions de mots, en particulier quand il s'agit de citer des proverbes ou des expressions populaires. Il existe en outre des expressions allemandes mettant en scène le Dragon, par exemple "*Zum Drachen in die Höhle gehen*", qui veut dire "Aller dans la caverne du Dragon" mais qui a un sens pratiquement opposé à la formule de Schuré, celui d'affronter *directement* quelqu'un ou quelque chose de dangereux.

Quoi qu'il en soit, tout se passe comme si Schuré était passé de « se mettre » à « entrer » et comme si, ensuite, il avait appliqué la nouvelle expression (« entrer dans la peau de ») non pas à un individu, à un être humain identifiable, mais à une entité spirituelle complexe, suprasensible, qui n'a pas réellement de peau, ce qui modifie complètement la valeur de l'image. Ensuite, bien sûr, on peut par exemple filer la métaphore sur la dureté de la peau du Dragon mais, ce faisant, l'on est passé en fait à une autre métaphore, à un autre champ sémantique. Le mot « peau » est peut-être celui sur lequel se fait le basculement, la perte de sens. Avec « se mettre dans la peau de » il aurait eu un sens purement métaphorique, alors qu'il retourne maintenant à un sens physique. Il y a pratiquement une inversion : il aurait pu indiquer la mobi-

lité, la souplesse d'*un processus de pensée*, et voilà qu'il nous évoque la rigidité, une enveloppe fermée par rapport à l'extérieur. C'est à cet endroit qu'on peut saisir qu'il y a eu une sorte de court-circuit, de disjonction dans le sens. Je me demande si une expression comme « aller dans la caverne du Dragon » ou « oser entrer dans l'ancre du Dragon » n'aurait pas rendu de façon plus acceptable ce qui voulait être exprimé.

Or, au cours d'un tel processus, le clin d'œil humoristique de la première expression (« se mettre dans la peau ») tombe à plat, le geste métaphorique disparaît, l'expression ne fonctionne plus au deuxième degré et l'on se retrouve dans une image bloquée, qui n'a plus ni sens métaphorique clairement perceptible, ni sens réaliste. Et nous voilà dès lors lancés à la poursuite d'une signification occulte très incertaine, ou très acrobatique. Du coup, la métaphore – qui, dans mon hypothèse, résulterait donc à la fois du glissement entre deux expressions (ou plus) et du mélange de deux sources de sens (ou plus) – ne serait plus adéquate pour rendre véritablement compte d'aucune de ces sources, d'autant que, en outre, le lecteur ou l'auditeur n'a la plupart du temps pas les moyens de faire la « reconstitution » que je tente ici, puisqu'il ne sait même pas d'où vient cette phrase.

Privée de son contexte, elle devient une injonction assez fruste et brutale pour la volonté : il faut aller, sans trop savoir pourquoi, dans cet endroit mystérieux et maléfique.

La créature échappe à son créateur

Car c'est de façon émancipée, hors de son contexte, ou de tout contexte, que l'on trouve la plupart du temps cette formule utilisée, que ce soit par écrit, que ce soit de façon orale.

Et là on ne saurait faire porter tout le poids de la responsabilité sur Schuré. Dans le contexte de l'introduction à *Le Mystère chrétien...* il n'a jamais prétendu à autre chose qu'à rendre – « artistiquement », et c'est sans doute là qu'est l'origine du problème – un moment de la biographie de Rudolf Steiner et non pas le fin mot de la spiritualité de l'avenir ; et, lorsqu'on lit l'ensemble de l'introduction, on peut tant bien que mal retrouver les limites de validité, pour ainsi dire, de la métaphore. C'est ce qu'a fait, par exemple, Simonne Rihouët-Coroze dans sa biographie de Steiner²⁸, qui cite la phrase mais qui déploie ensuite beaucoup de zèle pour en limiter l'application aux liens de

Steiner à l'haeckélianisme et au nietzschéanisme. Il faut dire qu'elle était alors la dépositaire des originaux des Documents de Barr et qu'ayant pu – sans doute la première – confronter les données de Steiner et le rendu de Schuré, elle dut ressentir comme une nécessité de relativiser le champ d'application de cette phrase. Elle évoquera quand même « les années de corps à corps avec le Dragon »²⁹, ce qui est encore une autre métaphore !

Signalons aussi la réaction d'un autre biographe de Steiner, Serge Bramly, qui, après avoir cité le passage – comment y résisterait-on ? – aboutit avec bon sens à la conclusion suivante :

*« Rien ne permet de prouver jusqu'à quel point les affirmations de Schuré sont conformes à la vérité. Certaines de ses phrases sont, dans leur esprit, assez éloignées de la pensée steinerienne. Son lyrisme dépasse peut-être par moments la réalité historique. Quoi qu'il en soit, tel est bien le programme que Steiner s'est fixé à Vienne au début de ses études universitaires, et c'est dans cette voie qu'il entend progresser : à la fois maîtriser l'esprit scientifique de son époque et "apprendre à se servir librement de sa pensée". »*³⁰

Or donc, la plupart du temps – et c'est la raison même de cet article – la formule jaillit ici ou là, totalement émancipée de son contexte, livrée à elle-même, comme si elle avait une valeur générale, universelle. Et là, autant que la responsabilité de Schuré, est en cause celle de toute personne – vous, moi – qui propage la rumeur, qui répète cette pseudo-citation, sans prendre le soin de la rattacher ni à un auteur, ni à un contexte, cela aboutissant d'ailleurs implicitement à l'attribuer à Steiner.

Alors la pseudo-citation « artistique », théâtrale, de Schuré achève de devenir une pseudo-citation, une erreur objective. D'où déjà une première morale de cette histoire, qui pourrait justifier à elle seule ces laborieuses cogitations : on ne devrait jamais prononcer ou, à l'inverse, se laisser administrer, de telles petites phrases sans s'assurer de l'auteur, du contexte, de la qualité de la traduction – quand il y a traduction –.

Nous allons voir maintenant quelques acceptions de la phrase émancipée. S'ouvre ici toute une gamme de nouveaux problèmes qui pourraient nous occuper très longuement et je ne puis que me limiter à quelques réflexions. Je le ferai sous la forme de questions, sans aucune prétention à l'exhaustivité, que je laisserai d'ailleurs grandement ouvertes, donnant ainsi au lecteur du grain à moudre.

- La métaphore de Schuré pourrait-elle rendre compte valablement du combat de Michaël à notre époque ou du combat michaélique de l'homme actuel ?

- Pourrait-elle rendre compte valablement du geste de plonger dans des courants de pensée « étrangers » ?

- Pourrait-elle rendre compte valablement du geste – manichéen – de rédimmer le Mal par le Bien ?

- Pourrait-elle se justifier par quelque nécessité d'une stratégie d'infiltration ?

Imagination michaélique ?

Ou Imagination michaélique distordue ?

L'idée ou l'image d'entrer dans la peau du Dragon pour le vaincre ne me semble correspondre à aucune des caractérisations faites par Steiner du combat michaélique : ni à l'automne 1907 quand il parle pour la première fois de Michaël dans le cadre de l'École ésotérique³¹, ni en 1913 quand il en parle de façon plus publique dans le cadre de la Société anthroposophique tout récemment fondée³², ni en 1917 lorsqu'il parle de la précipitation des esprits de l'obscurité en 1879³³ – et où ce sont au contraire le Dragon et ses « anges » qui, pour ainsi dire, *entrent dans la peau des hommes* –, ni en 1922 et 1923 où il parle abondamment des Imaginations anciennes et actuelles du combat de Michaël³⁴, ni en 1924 lorsqu'il donne la « prophétie michaélique » concernant notre actuel tournant de millénaire.³⁵

Lorsqu'on entre dans la dynamique de ces images – ce qui ne saurait être fait ici en quelques lignes – il me semble que la formule d'entrer dans la peau du Dragon ne peut qu'être trompeuse pour imaginer globalement le combat de Michaël ou le combat michaélique de l'homme. À ma connaissance, le geste qui apparaît chez Steiner en toutes circonstances – et même si ses caractérisations sont très nombreuses et très diverses – c'est celui de tenir le Dragon en respect au bout de la lance ou celui de plonger la lance (ou le glaive), la pensée du cœur, dans le Dragon, ce qui, certes, pourrait être envisagé comme une façon très réaliste d'entrer dans la peau du Dragon, mais pas du tout dans le sens suggéré par la phrase de Schuré. Autrement dit, nous sommes toujours dans une situation de face à face, de confrontation, de combat, et non d'approvisionnement, ni dans une manière de circonvenir ou de convertir.

Et même lorsque l'image devient assez complexe, comme par exemple dans la conférence du 27 septembre 1923, nous restons dans un geste de distanciation et non de recherche de lien plus étroit :

*«Alors il peut y avoir devant l'homme ce contenu de l'âme : là agit en moi la force du Dragon, qui veut m'entraîner vers le bas ; je ne la regarde pas, je la ressens comme ce qui veut m'amener en dessous de moi-même. Mais je contemple en esprit l'Ange brillant dont ce fut toujours la mission cosmique que de vaincre le Dragon. Je concentre mon sentiment sur cette figure lumineuse, je laisse sa lumière rayonner dans mon sentiment. Alors le sentiment ainsi illuminé et réchauffé portera en lui la force de Michaël, et l'homme sera en mesure, dans une décision libre, de vaincre dans son homme inférieur la force du Dragon grâce à sa relation avec Michaël.»*³⁶

La plongée dans des courants de pensée qui vous sont étrangers

Il faut bien voir que si c'est là – comme je l'ai proposé – la source principale de la métaphore de Schuré, il est logique que ce sens paraisse s'accorder au mieux avec celle-ci. Mais deux questions se posent. Dans quelle mesure le geste évoqué dans le Document I de Barr est-il extrapolable, généralisable ? Et surtout : l'expression – prise hors-contexte – rend-elle vraiment compte de ce sens ?

Le geste évoqué dans le Document de Barr était finalement assez complexe – voir citations en début d'article –. Il recouvrait en fait au moins trois gestes différents :

- celui, tout simplement, de comprendre les courants intellectuels de l'époque, de s'informer, voire de se former ;

- celui de donner le change, pour ainsi dire, de montrer sa compétence, en prévision d'un débat ou d'une confrontation ultérieure. En témoigne, par exemple, cet autre passage du Document de Barr :

«Alors vint le moment où, en accord avec les forces occultes qui se tenaient derrière moi, je pus me dire :

– tu as donné, philosophiquement, le fondement de la conception du monde ;

– tu as montré une compréhension pour les courants de l'époque en les traitant comme seul pouvait les traiter un partisan complet de ces courants ;

*– personne ne pourra dire : cet occultiste parle du monde spirituel parce qu'il ne connaît pas les conquêtes philosophiques et scientifiques de l'époque.»*³⁷

- celui de faire passer imperceptiblement un élément spirituel dans les courants intellectuels de l'époque.

Or, ces trois sous-gestes ont chacun un sens bien spécifique dans la biographie de Steiner et dans le contexte de la fin du XIX^e siècle. J'en dirai quelques mots afin de montrer comment, par l'emploi hors-contexte de la métaphore, on extrapole de façon induue des faits très spécifiques, très personnels.

Remarquons tout d'abord que celui à qui est censée s'adresser l'injonction n'est pas n'importe qui. Il a derrière lui déjà vingt ans de travail philosophique et scientifique d'un côté, et de travail disons initiatique de l'autre. Il est, par exemple, l'auteur de *La philosophie de la liberté*. On peut estimer qu'il a, pour ainsi dire, du répondant.

Reprenons maintenant ces trois sous-gestes :

- Le geste de se placer au point de vue de, de Nietzsche ou de Haeckel, ou de tous les philosophes de l'histoire, est certes un exercice d'une grande importance. Steiner développera magnifiquement ce thème en 1914 dans *La pensée humaine et la pensée cosmique*³⁸, cycle de conférences dans lequel il reviendra précisément sur les exemples de Nietzsche et de Haeckel. Il y a là une invitation à plonger en profondeur dans les conceptions du monde qui vous sont a priori étrangères. C'est le sens d'un travail de formation de la pensée, de rendre la pensée vivante en la faisant épouser tour à tour les différents points de vue à partir desquels on peut appréhender le monde.

Mais je ne crois pas que «Entrer dans la peau du Dragon» soit la métaphore qui convienne. Il s'agirait plutôt, dans le sens zodiacal des conférences de 1914, de se mettre dans la constellation de la Vierge – c'est-à-dire une force par excellence opposée au Dragon – pour y développer une attitude phénoménologique.

- Concernant le geste de pouvoir justifier d'une compétence dans un domaine où l'on veut apporter quelque chose de nouveau, certes il est aussi et il sera longtemps d'actualité.

Mais la métaphore ne me semble pas non plus adaptée pour indiquer ce geste. Et, surtout, ici non plus, ce sens ne s'impose absolument pas de lui-même.

• Concernant l'action *imperceptible*, il faut bien voir que cela caractérise une phase encore préparatoire de l'action de Steiner, avant qu'il ait atteint sa quarantième année, âge avant lequel un instructeur spirituel ne doit pas intervenir publiquement.

Il faut aussi signaler que cette évolution dans la biographie de Steiner s'est trouvée être synchronisée avec une évolution à l'échelle de l'histoire : de 1879 à 1899 l'humanité est déjà dans l'Âge de Michaël (1879 à 2240 environ), une période solaire où doivent apparaître au grand jour les vérités jusque-là « occultes », mais elle est encore dans l'Âge Obscur (3102 avant J.C. à 1899). Ce n'est qu'en 1899 que les deux cycles s'harmonisent dans le sens de la clarté, de l'exotérisation de l'ésotérisme.

Or, justement, avec le tournant de 1900, on peut constater que la situation change du tout au tout : à l'inverse maintenant d'un lien silencieux, discret, avec certains courants culturels de l'époque, Steiner va être de plus en plus dans la confrontation explicite, dans l'expression au grand jour, dans le combat frontal de la pensée. Le geste indirect, de caractère encore lunaire – qui voudrait être exprimé par la métaphore – a donc, tout au plus, une valeur relative et circonstancielle. L'on voit bien ici le danger d'extrapoler à n'importe quelle époque un geste conditionné par des circonstances très spécifiques, à la fois personnelles et historiques.

Maintenant, au-delà de ces sens liés à la première source formelle, ce qui est vrai, c'est que de passer par l'école des sciences de type matérialiste est une sorte de nécessité de base de notre temps ; il y a là une sorte de polarité incontournable : l'effort vers l'esprit ne peut s'enflammer que dans la confrontation avec les réalités matérielles. En d'autres termes : surmonter le Dragon ne peut se faire qu'au contact du Dragon.

« *Quand on percevra que l'on a besoin de la science (naturelle) afin de recevoir, par cette contre-image de la vérité, l'impulsion vers la vérité, alors sera développée la force qui peut être indiquée de manière symbolique par Michaël surmontant de Dragon* »³⁹

Mais nous sommes toujours – à mon sens – dans un geste de polarité, de confrontation intérieure, qui ne justifie pas la métaphore de Schuré.

Transformer le mal par le bien. Idéal ou présomption ?

Mais, le plus souvent, la formule est utilisée pour évoquer un geste qui serait de nature manichéenne et/ou en lien avec un éventuel « second courant michaélique »⁴⁰, et qui consisterait à prendre le risque de la proximité du mal, voire de la plongée dans le mal. Pourquoi pas ? Mais je crains qu'il n'y ait souvent, dans tout cela, beaucoup d'incantation, d'exaltation occulte élitiste, de présomption.

Si les significations précédentes concernaient surtout des processus de pensée, nous passons ici à une plongée beaucoup plus massive, physique, comportementale, dans la civilisation matérialiste. Et c'est sans doute là que réside un des problèmes majeurs de cette métaphore : elle glisse du domaine de la pensée, où elle serait à la limite de l'acceptable, à celui de la volonté, des comportements, où elle devient une injonction floue et non-libre.

Bien sûr, ici à nouveau, il est clair que la polarité matériel/spirituel est le stimulant même d'un chemin vers l'esprit. Mais, plongés dans le mal, nous le sommes ! Certes on peut toujours aller plus loin, mais pour quoi faire au juste ? Pour rédimier le mal ? Je crois que, dans ce domaine, il ne faut surtout pas confondre les mots, les intentions, les prétentions, et les réalités, les *capacités réelles*.

Je proposerai ici une mise en situation afin de concrétiser le débat, pour illustrer l'écart qu'il peut y avoir entre les intentions et les réalités : le cinéma ! Je prends cet exemple parce que c'est une excellente occasion d'appliquer la métaphore du Dragon, d'autant qu'on la trouve souvent employée à ce sujet : certains, tels des esséniens-vieux-style, voudraient se préserver de la souillure du cinéma ; alors les héroïques manichéo-michaélites leur rétorquent que eux sont prêts à entrer dans la peau du Dragon, en l'occurrence à entrer dans... la salle obscure.

En 1917, entre autres occasions, Steiner parla du cinéma comme d'un éducateur par excellence au matérialisme et au sous-matérialisme. Nous voilà bien dans la sphère du Dragon ! Dans cette conférence il est indiqué que le cinéma a un effet délétère sur le corps éthérique (– les yeux éthériques deviennent comme ceux d'un phoque –). Et le seul moyen d'annuler de tels effets négatifs, c'est d'opposer à ces forces matérialisantes, ou surmatérialisantes, un niveau de conscience qui est

nommément celui de l'Imagination, en tant que premier degré d'une clairvoyance scientifiquement développée. Alors, *mais seulement alors*, le cinéma sera sans prise sur vous. Si ce n'est qu'alors, peut-être, il n'aura plus grand attrait ! Comme toujours chez Steiner, l'alternative est claire et radicale. De deux choses l'une :

- ou bien l'on a atteint, *réellement*, le niveau de l'Imagination, et alors la complexion des différents corps permet d'annuler les effets matérialisants en question ;

- ou bien l'on n'a pas atteint le niveau de l'Imagination et alors, quoi que l'on dise, quoi que l'on fasse, quoi que l'on croie ou que l'on veuille faire croire, on subira les effets négatifs de cette situation.

En d'autres termes, on sera bien alors dans la peau du Dragon, mais ayant présumé de ses forces, de *qui* on est réellement, on ne saura pas non plus *comment* procéder, et croyant peut-être participer à la rédemption du matérialisme, on ne fera qu'en être l'associé ou la victime. Attention ! Chacun est bien sûr libre d'aller au cinéma, à la télé, ou dans n'importe quel autre lieu de perte, ou de « déperdition ». Chacun a besoin de moments de sensualité et de chute dans le matérialisme. Le seul problème est de se croire ou de se prétendre michaélique là où l'on n'est que luciféro-ahrimanien.

*« Il n'est que naturel que le monde se trouve devant des impulsions qui conduisent complètement dans le matérialisme. Cela ne peut être arrêté car ce chemin dans le matérialisme est en relation avec la profonde nécessité de notre époque. Mais un contrepoids doit être créé. Je dirais que toutes les puissances œuvrent à introduire l'homme très fermement dans le matérialisme. Cela ne peut être arrêté ; cela fait partie de l'essence de la Cinquième époque postatlantéenne. Mais le contrepoids doit être créé. (...) Il n'y a pas de meilleur moyen d'éducation au matérialisme que le cinématographe. (...) Il doit être dit à nouveau expressément : il est tout à fait naturel qu'il y ait le cinématographe ; l'art cinématographique se développera de plus en plus. Ce sera le chemin dans le matérialisme. Un contrepoids doit être créé. »*⁴¹

Cette idée de contrepoids est importante pour notre propos : le lien au Dragon, nous l'avons déjà par le seul fait de vivre dans la civilisation matérialiste-technologique. Ce qui importe c'est de mettre quelque chose sur l'autre plateau de la balance, et ce geste entre en contradiction avec le geste de se lier encore plus au Dragon. La réponse aux forces du Dragon est en termes de contrepoids, et non pas de collusion.

Je pourrais multiplier les exemples de situations où j'ai entendu prononcer la petite phrase fatidique et où il y avait – à mon sens – un hiatus de ce genre entre les intentions et les réalités. Et c'est sans doute là un des risques majeurs d'une telle petite phrase. Elle ne peut avoir quelque sens ou quelque validité qu'à condition d'en préciser très rigoureusement le contexte, en bref d'explicitier la métaphore, ce qu'on veut lui faire dire. Or, elle est employée exactement dans la dynamique inverse : elle vient « colmater une brèche » ou clore un débat, sans que l'on puisse savoir de quoi elle est porteuse.

Stratégie d'infiltration

Une connotation qui est aussi très fréquente dans les emplois de la formule est celle de l'infiltration. Nous avons vu qu'il y avait bien en effet quelque chose de ce genre dans le Document I de Barr, mais donc dans des circonstances biographiques et historiques particulières.

Que, dans certaines circonstances, la discrétion soit judicieuse n'est pas ici en question.

J'ai été souvent effaré ces dernières années par toutes sortes de contorsions dans les milieux se réclamant de l'anthroposophie pour prendre place dans le « Système » – Dragon par excellence – sans clairement se présenter, et cela précisément au nom d'une phrase comme « Entrer dans la peau du Dragon », ou quelque équivalent. En plus du climat de non-véracité que cela crée, c'est un calcul stratégique erroné car en procédant de la sorte, on fait toujours, à terme, le jeu de ceux que l'on croyait infiltrer. En d'autres termes, croyant « Entrer dans la peau du Dragon » pour le vaincre, ou le transformer, on se retrouve tout bêtement enfermé en lui ! Je pense par exemple à ce Congrès sur l'Europe, à Strasbourg en 1993, où les organisateurs évitèrent et empêchèrent soigneusement que soit faite la moindre allusion à la situation du moment en Europe, sous prétexte d'éviter les polémiques, mais surtout – à mon sens – afin de se fondre dans le paysage du Dragon ; ou à cet autre Congrès, à Strasbourg en 1996, pour le Cinquantenaire de la pédagogie Waldorf en France, où les organisateurs avaient décidé de *ne pas* exposer les livres de Rudolf Steiner, là encore pour se fondre harmonieusement dans le paysage « européiste » dans lequel se déroulait le Congrès. Et il va être intéressant, lors de la chasse aux sectes qui se profile à l'horizon, de voir dans la peau de quel Dragon certains chercheront à se glisser.

Il y a des façons de soi-disant entrer dans la peau du Dragon qui ne sont finalement qu'une façon de pactiser avec celui-ci. Et, dans certains cas, ce peuvent être des désirs infraconscients de se lier au Dragon qui se camouflent derrière une philosophie du "Entrer dans la peau du Dragon", une telle phrase pouvant à peu près tout justifier.

Conclusion intermédiaire

Ce rapide survol de quelques acceptions possibles de la métaphore de Schuré laisse apparaître ce qui est sans doute un de ses problèmes majeurs : sa très grande malléabilité, sa « géométrie variable », qui peut la faire passer de la limite de l'acceptable au totalement inacceptable, du presque juste au tout à fait faux. Mais cela veut dire que la phrase n'a pas de sens précis par elle-même, qu'elle se modèle au gré des circonstances et des utilisateurs, et c'est ce qui la rend si dangereuse.

Pour rendre compte de choses générales (nécessité de se confronter à la pensée matérialiste, nécessité de vivre avec son époque, etc), elle indique un geste trop particulier, qui peut aller jusqu'à inverser le geste qui devrait être rendu. On l'a vu pour l'image du combat michaélique.

Et, inversement, pour rendre compte par exemple d'un geste spécifique (celui de se mettre à l'école de la pensée de tel auteur), elle est trop générale, elle n'est pas apte à indiquer de façon précise un tel sens.

Il ne faut surtout pas oublier que, dans ce que nous venons de faire – tester certains sens de la phrase –, c'est chaque fois nous qui avons fourni ces sens, que c'est au terme de tout un travail d'exégèse que nous arrivons à dégager, laborieusement, de tels sens acceptables, alors que normalement c'est la phrase qui devrait le faire, c'est elle qui devrait *faire sens* : c'est ce qu'on est en droit d'attendre d'une phrase-clé, de nous donner une clé, et non pas de la solliciter.

Dans cette perspective on perçoit mieux aussi pourquoi sa force lui venait grandement de l'argument d'autorité qu'elle prenait en étant attribuée à Steiner ou au maître de Steiner.

Réduite à elle-même, elle devient entièrement dépendante du sens que lui imprime celui qui l'emploie, lequel est en outre lui-même plus ou moins conscient d'un tel sens ; elle devient un outil de suggestion, et non d'une argumentation proprement dite. Et c'est parce qu'elle a dans

tous les cas ce fort caractère de suggestion pour le sentiment et la volonté, sans signification conceptuelle clairement discernable, qu'elle me paraît vouée à être toujours problématique.

Maintenant, je ne saurais passer sous silence une « interpellation » qui s'est faite de façon inattendue au cours de l'élaboration de cet article, interpellation qui va encore un peu compliquer les choses, qui va prolonger ce petit voyage au pays des mots et des idées, mais qui va peut-être apporter un éclairage nouveau sur la phrase qui nous a occupés jusqu'ici, et aussi sur une autre petite phrase ayant de grands effets, celle du 28.7.1924, dont j'avais contesté certaines interprétations dans un précédent numéro (N° 30) de la revue, la fameuse phrase à propos des « autres courants spirituels ».

5 – Une interpellation inattendue

Au départ, l'interpellation en question s'est faite par la présence d'un mot allemand – « *Geistesströmung* » (pluriel : *Geistesströmungen*) –, d'une part dans le Document I de Barr (9.9.1907), à un endroit qui m'avait paru déterminant pour l'élaboration de la métaphore de Schuré, et d'autre part dans le fameux passage de la conférence du 28.7.1924 (voir *L'Esprit du temps*, n°30 – Été 1999). Prenons, pour commencer, ces deux passages, dans leurs traductions françaises actuellement disponibles :

« (...) *mais seulement en assimilant en profondeur les courants spirituels d'autrui.* »⁴²

et :

« *C'est seulement si une spiritualité telle que celle qui veut alimenter le mouvement anthroposophique s'unit à d'autres courants spirituels que (...)* »⁴³

Plus haut dans le présent article et dans un précédent article (N°30) j'avais traduit :

• 9.9.1907 : « (...) *mais en effectuant la plongée dans des courants intellectuels étrangers.* »

• 28.7.1924 : « *Ce n'est que par le fait qu'une spiritualité comme celle qui veut couler à travers le mouvement anthroposophique se réunira avec d'autres courants de l'esprit que (...)* »⁴⁴

Ces deux passages, qui contiennent tous les deux en allemand le mot «*Geistesströmung*», sont susceptibles de s'apporter un éclairage réciproque, mais l'affaire est un peu compliquée et il va falloir procéder de manière ordonnée, en sériant les questions.

«*Geistesströmung*»

Ce mot est composé de *Geist* (= esprit) et de *Strömung* (= courant), d'où la tentation de le traduire par «courant spirituel». Le problème, c'est qu'il ne signifie pas «courant spirituel» mais «courant intellectuel» ou «courant d'idées» ou «courant de pensée» ou «orientation de pensée» et qu'il désigne – paradoxalement – tout courant philosophique ou scientifique ou toute conception du monde, mais sans du tout porter l'accent sur quelque dimension *spirituelle*. En fait ce n'est pas si paradoxal car le mot «esprit», en allemand comme en français, a, parmi ses nombreux sens, ses nombreuses acceptions, celle de «pensée» ou «intelligence». Et, dans ce mot composé allemand précis, c'est ce type de sens qui est devenu exclusif.

Dans le Document I de Barr ce sens est en fait assez évident. Steiner parle de plonger dans la pensée de Nietzsche et de Haeckel, et dans d'autres courants de pensée de cette époque, qui sont précisément marqués par le matérialisme.

Certes, hors tout, la traduction par «courant spirituel» ne serait pas absolument fautive, car en français aussi, on peut, à la limite, dans le cadre d'une considération générale, parler par exemple des «courants spirituels de notre temps» en y incluant des courants de pensée qui n'ont pas grand-chose de spirituel : le structuralisme, ou le behaviourisme, ou la psychanalyse... Mais, dans le contexte des textes de Steiner, cette traduction devient trompeuse.

Si donc ce sens de «courant de pensée» est assez évident dans le Document I de Barr, le problème est plus complexe dans la phrase du 28.7.1924 ; c'est un véritable piège pour les traducteurs, et peut-être même – fait plus étonnant – pour des natifs germanophones.

En effet, tout le contexte pousse vers une traduction par «courants spirituels». Juste avant il est question des courants platonicien et aristotélicien et de la spiritualité (*Spiritualität*) anthroposophique qu'ils doivent incarner ; et, juste après, il est nommé question de «courants spirituels» (*spirituelle Strömungen*). Alors on voit mal pourquoi, brusquement, au milieu de

tout cela, il se mettrait à parler de «courants intellectuels» ou de «courants de pensée». C'est pourtant bien le sens de ce mot. Certes on peut croire que Steiner, en raison de la teneur spirituelle habituelle de ses propos, donnerait quasi obligatoirement un sens plus spirituel à un tel mot. Ou bien on peut penser qu'il le «respiritualise», pour ainsi dire.⁴⁵ Or je pense que c'est exactement le contraire qu'il fait : il choisit ce mot – «*Geistesströmung*» – pour sa signification courante de «courant de pensée» et, lorsqu'il veut parler de «courant spirituel», il dit : «*geistige Strömung*» ou «*spirituelle Strömung*» ; ce serait tout à fait à dessein que Steiner emploierait le mot «*Geistesströmungen*» à cet endroit de la conférence du 28.7.1924 pour parler «d'autres courants de pensée». Mais à quel dessein ?

Rectification importante

Avant de chercher ce que peuvent recouvrir ces «autres courants de pensée», établissons déjà un premier résultat de l'interpellation : en français, il est essentiel de traduire par «courants d'idées» ou «courants de pensée», voire «courants intellectuels», et non pas «courants spirituels» – ce qui est pratiquement un contresens et une invitation à la dérive –, ni par «courants de l'esprit» – ce que j'avais fait dans l'article de l'été 1999 et qui est tout autant un contresens et une invitation à la dérive –.

La traduction du passage pourrait être alors :

«Jusque-là [N.d.T. : la fin du XXe siècle] sera préparé par la spiritualité anthroposophique ce qui devra être ensuite réalisé, à partir de la présence ensemble [N.d.T. : des Platoniciens et des Aristotéliciens] en tant que pleine manifestation de ce qui a été préparé de façon suprasensible par les courants mentionnés.

Mes chers amis, l'anthroposophe devrait prendre ceci dans sa conscience, devrait voir clairement comment il est appelé à préparer dès maintenant ce qui doit se développer de plus en plus en tant que spiritualité [Spiritualität], jusqu'à ce que vienne la culmination, où les vrais anthroposophes seront à nouveau présents, mais réunis avec les autres [vereinigt mit den anderen], à la fin du XXe siècle. Le véritable anthroposophe doit avoir conscience du fait qu'il s'agit aujourd'hui de porter le regard sur le combat entre Ahriman et Michaël et d'y participer de façon active. Ce n'est que quand une spiritualité telle que celle qui veut se répandre par le mouvement anthroposophique s'unira avec d'autres courants de pensée [sich vereinigt mit anderen

Geistesströmungen] que Michaël trouvera les impulsions qui l'uniront à nouveau [wieder vereinigen werden] avec l'intelligence devenue terrestre, laquelle lui appartient en fait.»⁴⁶

Je laisse aux natifs germanophones le soin d'approfondir les résonances du mot allemand.

L'effet de cette rectification est double :

- elle me semble éliminer définitivement cette notion de « courants spirituels » qui, en français, dérive très facilement vers « courants ésotériques » ou spiritualistes, ou occultes, voire religieux, et qui est donc grandement responsable de la dérive vers les attitudes consensuelles-œcuméniques de la néo-anthroposophie.

- elle replace le débat sur le terrain de la spiritualisation de la pensée.

Cependant, tout n'est pas résolu pour autant car la structure de cette phrase laisse encore la porte ouverte à des interprétations fort divergentes.

De quels « courants de pensée » est-il question ?

J'ai recherché, dans l'ensemble du cycle de conférences (*Karma III*), et aussi dans *Karma VI*, s'il y avait d'autres apparitions du mot « *Geistesströmung* ». On le trouve dans la conférence du 1.7.1924 pour parler de deux courants de pensée ou orientations de pensée opposées, les philosophes arabes du Moyen-Âge et les scolastiques, dont Thomas d'Aquin. On voit bien là comment il s'applique en toute neutralité, sans préjuger de la valeur spirituelle du courant en question, en même temps à un courant nettement matérialiste – qui peut précisément être un exemple de la pensée devenue terrestre – et à un courant disons plus spiritualiste – qui est un exemple majeur de la pensée spirituelle michaélique –.

Ensuite, dans la conférence du 28.7.1924, avant le fameux passage, il avait déjà été employé pour parler de la scolastique, non pas alors en tant que courant spirituel michaélique, mais en tant que courant de pensée médiéval méconnu – quant à son essence – par les milieux intellectuels actuels.

Cela semble confirmer – certes, il faudrait pousser plus loin la recherche – que Steiner emploie vraiment ce mot lorsqu'il veut parler de façon générale de courants philosophiques, de courants de pensée, qu'ils soient matérialistes ou spiritualistes.

Mais cela permet encore au moins deux interprétations très différentes de la phrase.

Suivons donc, tour à tour, le fil de ces deux hypothèses qui seront de toute façon instructives, quelle que soit la solution véridique :

1) • Dans la première hypothèse : les « courants de pensée » seraient, comme ceux évoqués en 1907, ou comme le courant de l'arabisme, les courants mêmes de l'intelligence devenue terrestre dont il est question dans la suite de la phrase, des courants liés au Dragon. La spiritualité anthroposophique serait, ici, le fruit de la rencontre entre Aristotéliens et Platoniciens (voire d'autres courants michaéliques), c'est-à-dire la culmination espérée pour l'actuelle fin de millénaire. Et il s'agirait alors que cette spiritualité s'unisse à d'autres courants de pensée – « étrangers » dans le sens de 1907 –, et donc, éventuellement, des courants matérialistes.

Il y aurait alors, dans la phrase, une sorte de parallélisme ou de symétrie terme à terme :

La spiritualité anthroposophique	s'unit	à d'autres courants de pensée
	afin que	
Michaël	puisse s'unir	à la pensée devenue terrestre
	à nouveau	

Resterait encore à savoir ce que signifie véritablement « s'unir », quel geste spirituel ou social recouvrirait une telle notion.⁴⁷ Et là nous retrouverions une problématique très comparable à celle du geste d'entrer dans la peau du Dragon : comment, au juste, devrait se faire un tel lien ou une telle union ?

2) • Dans la seconde hypothèse : les « courants de pensée » en question seraient les courants de pensée *complémentaires* du courant aristotélien alors incarné, lequel s'identifierait alors – dans le cadre de cette phrase – *tout seul* à la spiritualité anthroposophique dont parle Steiner. Les courants complémentaires en question seraient en l'occurrence des cou-

rants *spirituels*, tout simplement les Platoniciens, mais éventuellement aussi des courants hérétiques ou rosicruciens. Mais l'accent ne serait pas alors porté sur la qualité spirituelle proprement dite de ces courants mais sur leur teneur en idées, en pensées, en tant que conceptions du monde.

Nous retournerions alors en fait à mon hypothèse de l'article de l'été 1999, en corrigeant seulement la traduction « courants de l'esprit » en « courants de pensée ».

Il n'y aurait plus dans ce cas le parallélisme ou la symétrie évoqués dans la première hypothèse, entre les deux parties de la phrase, mais le geste suivant : le courant aristotélicien, qui représente de fait au début du siècle, historiquement parlant, la spiritualité anthroposophique stricto sensu, devra s'unir à la fin du siècle à d'autres courants de pensée (platoniciens, "hérétiques", rosicruciens) afin d'aboutir à la culmination de l'impulsion anthroposophique elle-même ; et c'est *cette culmination* qui permettra à Michaël de trouver les impulsions qui l'uniront à nouveau à la pensée devenue terrestre.

Nous sommes dans un geste de renforcement *face à* l'intelligence devenue terrestre. Il s'agit de renforcer la capacité de respiritualisation pour faire contrepoids à l'intelligence du Dragon, et nous avons alors un geste qui est pratiquement l'opposé de celui de la première hypothèse.

Nous avons donc, après rectification de la traduction ou de la connotation (pour les natifs germanophones) – et même à cause de cette rectification –, une alternative difficile à trancher, si ce n'est que maintenant le débat se situe plus clairement au niveau qui doit être le sien : celui de la pensée, de la spiritualisation de l'intellect, et non celui de douteuses fréquentations ou collaborations.

Pour ma part, je continue à me prononcer pour la seconde hypothèse, pour la raison suivante : dans les pages qui précèdent, Steiner parle à plusieurs reprises de la façon dont il importe que le courant alors incarné se réunisse avec les autres à la fin du siècle, en particulier donc avec les Platoniciens, il donne à entendre que cette union est déjà en soi un enjeu, presque un défi. Il parle de « *ce qui devra être réalisé à partir de la présence ensemble* » des Platoniciens et des Aristotéliciens.

Dans la phrase en question il ne ferait donc que reprendre ce motif mais, non pas en portant l'accent sur l'union entre des groupes humains, entre des courants karmiques, pas non plus entre des forces

purement spirituelles, des « courants de l'esprit » – comme je l'avais traduit précédemment – mais en mettant en évidence l'élément de la complémentarité au niveau des idées, des conceptions du monde, de la pensée ; et c'est pour cela que, d'une part, il emploie le terme « *Geistesströmungen* », et que, d'autre part, il dit, non pas « *avec les autres courants...* » – ce qui rendrait d'ailleurs alors pratiquement évident qu'il parle des Platoniciens ou d'autres courants michaéliques –, mais « *avec d'autres courants de pensée* ». De cette façon il met en évidence la *pluralité idéelle* ou la complémentarité « intellectuelle » des courants se rattachant à l'impulsion michaélique car, bien sûr, ils ont aussi une teneur « intellectuelle ». Dans cette pluralité idéelle il y aurait d'ailleurs les bases nécessaires pour que Michaël trouve le chemin pour respiritualiser l'intellect ; on peut penser par exemple à la pensée rosicrucienne – authentique – qui est fondée sur le lien, la « *noce chymique* » entre le spirituel et le matériel, c'est-à-dire qu'elle a déjà en elle le lien avec la pensée devenue terrestre.

Et dans la spiritualité anthroposophique il y aurait, de même, déjà un tel lien avec la pensée devenue terrestre. Juste un peu plus haut il avait été précisé :

« *Ceux qui arrivent aujourd'hui avec la tendance vers une telle spiritualité, laquelle contient déjà en elle l'intelligence, comme c'est le cas dans le mouvement anthroposophique.* »

Il n'y aurait nul besoin de se lier aux courants matérialistes en tant que tels, et encore moins aux courants spiritualo-matérialistes que sont la plupart des courants de l'ésotérisme actuel, si ce n'est, bien entendu, pour les étudier, pour en prendre connaissance.

Et la peau du Dragon ?

Quant à un lien éventuel de sens entre la métaphore de Schuré de 1908 et la phrase de Steiner de 1924, il se présente très différemment selon l'hypothèse prise en considération :

- Dans le cadre de la première hypothèse, le rapport serait fort puisque ce qui permettrait à Michaël de vaincre le Dragon, ce serait le fait que la spiritualité anthroposophique s'unisse à des courants de l'intelligence devenue terrestre. Il y aurait en effet alors quelque chose du genre « *se lier au Dragon* ». Et c'est pour cela que j'ai parlé d'une interpellation.

Cela ne justifierait toujours pas la métaphore telle quelle de Schuré, qui continuerait à présenter les contradictions et ambiguïtés que nous avons vues. Mais il y aurait dans ce cas, *derrière* cette métaphore pour ainsi dire, à l'arrière-plan de celle-ci, une réalité michaélique forte, et donc une certaine caution de la métaphore de Schuré.

• Dans le cadre de la seconde hypothèse par contre – et c'est celle que je privilégie –, le rapport ne serait plus du tout évident. Au contraire, il s'agirait de mettre en évidence qu'il faut renforcer ce qui doit se situer *en face* de l'intelligence devenue terrestre, ce qui doit *faire contrepoids* à celle-ci. Nous serions alors dans le geste d'enfoncer la lance ou le glaive dans le Dragon et non dans celui « d'entrer dans sa peau ». Et nous aurions alors confirmation que la métaphore de Schuré a tendance à donner une image pratiquement inversée du combat michaélique. Cela me paraît de façon générale cohérent avec la dynamique de l'ensemble des conférences de l'été 1924, comme par exemple dans ces passages de celle du 20 juillet :

«L'une des tâches des anthroposophes sera : cultiver loyalement la sagesse de Michaël, soutenir avec des cœurs généreux la sagesse de Michaël et voir la première pénétration de l'intelligence terrestre par le glaive spirituel de Michaël dans le fait que désormais ce glaive spirituel de Michaël est manié par les cœurs dans lesquels est entrée la sagesse de Michaël ; si bien que l'image de Michaël apparaît sous une forme nouvelle, enthousiasmant chaque anthroposophe : Michaël se tenant dans les cœurs humains, et sous ses pieds ce que seront les écrits ahrimaniens. [N.d.T. Steiner vient de parler de la façon dont Ahriman "écrivait" au XX^e siècle une multitude de livres, dans tous les domaines, par l'entremise d'une multitude d'auteurs, comme il l'avait fait de façon inaugurale avec Nietzsche.] (...) Car c'est aux cœurs qu'il doit être parlé avant tout. Les cœurs doivent devenir les aides de Michaël dans la conquête de l'intelligence tombée du ciel sur la terre. De même que l'ancien Serpent a dû être écrasé par Michaël, de même l'intelligence devenue Serpent doit être conquise, doit être spiritualisée, par Michaël. Et partout où elle émerge en tant qu'adversaire – non spiritualisée, mais ahrimanisée jusque dans le spirituel –, elle doit être reconnue de façon juste, grâce à la vigilance de l'esprit anthroposophique telle qu'elle est formée par l'état d'esprit michaélique.»⁴⁸

On notera l'extrême proximité de cette citation avec le passage de *Le christianisme en tant que fait mystique* cité en début d'article et d'où Schuré avait vraisemblablement tiré l'image de sa métaphore. Cette résonance entre l'une des premières œuvres de la période anthroposophique (1902) et l'une des dernières (1924) est d'ailleurs très impressionnante.

Conclusion

L'interpellation – due aux résonances entre la phrase du 9.9.1907 et celle du 28.7.1924 – :

• pourrait, dans un premier temps, nous porter à croire qu'il y aurait de fait chez Steiner l'indication d'un geste michaélique consistant à s'unir à des courants étrangers, éventuellement matérialistes, et que ce serait même là une condition de la respiritualisation de l'intellect par Michaël. Et cela pourrait apparaître, non pas comme une justification, mais du moins comme une certaine caution de la métaphore de Schuré. Laquelle, toutefois, même dans une telle hypothèse, garderait une bonne part des contradictions et ambiguïtés vues plus haut, et continuerait à ne pas être utilisable en dehors d'un contexte explicatif très précis.

• mais, à y regarder de plus près, je ne pense pas que ce soit là le propos de Steiner. Je me prononce nettement pour la seconde acception ici présentée de la phrase du 28.7.1924. Tout en restant alors dans le domaine de la respiritualisation de l'intellect – ce qui est clairement au centre de tout le propos –, il s'agirait d'un autre geste : celui du glaive michaélique, désormais confié aux cœurs humains, pensée solaire capable de pénétrer l'intelligence devenue terrestre.

Et, dans cette perspective, la métaphore de Schuré serait d'autant plus disqualifiée.

Il y a un mot dans la dernière citation qui me semble être une clé importante pour notre propos. C'est le mot « *Durchdringung* » (pénétration) qui, en allemand comme en français, a à la fois un sens littéral, physique, et un sens en rapport avec la pensée. Ce mot nous fait ressentir à la fois comment la métaphore de Schuré est toute proche de décrire un geste important et comment elle glisse vers un sens pratiquement inverse. Cela est à mettre en rapport avec ce que je disais du mot « peau » au début de l'article. Au fond, c'est cette pénétration par

la pensée solaire que Schuré aurait malencontreusement transformée en un « entrer dans la peau », ce qui est certes pratiquement un synonyme au niveau formel, mais qui, dans le cadre de la métaphore, donne une dynamique inverse.

On voit dans quel labyrinthe nous a entraînés une petite phrase de dix mots, et l'on pourrait continuer longtemps. Je ne saurais trop conseiller au lecteur de travailler à se faire sa propre idée car je ne voudrais pas conditionner à mon tour le débat par des bouts de textes qui sont, inévitablement, coupés de leurs contextes.

NOTES

1. Jürgen von Grone, « *In die Haut des Drachen schlüpfen ?* », in *Mitteilungen aus der Anthroposophischen Arbeit in Deutschland*, Nr 70, Weihnachten 1964, Stuttgart, pp. 256-258.
2. Richard Glauner, « *Grundlagen zur Beurteilung von Rudolf Steiner und seiner Anthroposophie* », in *Wahrheit und Zeugnis*, Patmos-Verlag, Düsseldorf 1964.
3. Rudolf Steiner, *Le Mystère chrétien et les Mystères antiques*, Librairie Académique Perrin, Paris 1908.
Il s'agit de la traduction de *Das Christentum als mystische Thatsache*, Verlag C.A. Schwetschke und Sohn, Berlin 1902.
Le titre français adopté par Schuré apparaît comme fidèle à l'esprit et à l'intention de Steiner qui, à cette époque, employa le mot « mystique » pour désigner en fait un lien aux Mystères, en plus du sens classique.
Le titre actuel de l'édition allemande est un mélange des deux notions : *Das Christentum als mystische Tatsache und die Mysterien des Altertums* (Le christianisme comme fait mystique et les Mystères antiques).
Le titre actuel français est *Le Mystère chrétien et les Mystères antiques*, Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève.
4. A.L. Matzka, *Theosophie und Anthroposophie. Ihre Darlegung und Kritik vom Gesichtspunkte des Christentums*, Graz-Salzburg 1950, p. 204.
5. Jürgen von Grone, op. cit., p. 257.
6. Le mot allemand ici traduit par « erreur » est « *Unstimmigkeit* » qui signifie aussi : divergence, contradiction, irrégularité, anomalie, incohérence.
7. Jürgen von Grone, op. cit., p. 257.
8. Introduction à Rudolf Steiner, *Le Mystère chrétien...*, p. 18.
9. Ibidem, p. 17.
10. Ibidem, p. 22 sq.
11. Ibidem, p. 25.
12. « *Edouard Schuré und die christliche Esoterik Rudolf Steiners* », *Beiträge zur*

Rudolf Steiner Gesamtausgabe, Nr 42, Sommer 1973, Dornach. On peut noter le fait significatif que dans cette brochure on trouve trois verbes allemands différents pour rendre le « entrer » de la formule de Schuré : « *anziehen* », qui veut dire « enfiler » (un vêtement), « *kriechen* » qui veut dire « ramper » et « *schlüpfen* » qui veut dire « se glisser », mais donc jamais un équivalent simple de « entrer ».

13. Op. cit., p. 2.
14. Ibidem, p. 2.
15. Ibidem, p. 28.
16. Rudolf Steiner, *L'ésotérisme chrétien*, Éditions Triades, Paris. (Épuisé)
17. Rudolf Steiner, *Textes autobiographiques*, Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève, pp. 115-133.
18. Voir note 8, p. 16.
19. Ibidem, p. 19.
20. Rudolf Steiner / Marie von Sivers, *Briefwechsel und Dokumente. 1901-1925*, (GA. 262), Dornach 1967, p. 9. En français : voir note 17.
21. Ibidem, p. 10 sq.
22. Rudolf Steiner, *Das Christentum als mystische Tatsache*, Berlin 1902, p. 114.
23. Il existe en allemand une expression pour exprimer cette pénétration intense, et où il y a justement l'idée d'entrer dans la peau : « *in die Haut hinein* ».
24. Rudolf Steiner, *Derrière le voile des événements*, Triades, Paris 1999, conférence du 18.11.1917.
25. Ce n'est pas avant le 4.2.1913 que Steiner fera une conférence autobiographique, au moment de la rupture d'avec la Société Théosophique, mais cette conférence ne sera publiée qu'en 1946. Les Documents de Barr ne seront partiellement cités, en France, qu'en 1950 dans la biographie de Steiner par S. Rihouët-Coroze, mais ils ne seront publiés en allemand qu'en 1965. Il y aura certes l'autobiographie de Rudolf Steiner (*Mein Lebensgang*) en 1923-1925 mais, précisément, les rapports avec le maître n'y apparaissent pratiquement pas.
26. Rudolf Steiner, *Die okkulte Bewegung im neunzehnten Jahrhundert und ihre Beziehung zur Weltkultur*, (GA. 254), Rudolf Steiner Verlag, Dornach, conférence du 18 octobre 1915 : « *Ahriman et Lucifer ne peuvent faire quelque chose que lorsqu'une contradiction demeure non-consciente, n'est pas tirée au grand jour, lorsque nous n'avons pas la force ni la volonté de tirer au grand jour la contradiction. Partout où nous nous engageons dans une contradiction que nous ne reconnaissons pas en tant que telle et que nous laissons simplement agir comme un contenu vrai dans notre vie, partout où nous faisons cela, Lucifer et Ahriman ont alors la possibilité de s'emparer de notre âme.* »
27. Louis-Claude de Saint-Martin, *Maximes et pensées*, Éditions André Silvaire, Paris 1963, p. 57.
28. Simonne Rihouët-Coroze, *Qui était Rudolf Steiner ?*, Triades, Paris 1986, pp. 90-92.
29. Ibidem, p. 92.
30. Serge Bramly, *Rudolf Steiner, prophète de l'homme nouveau*, Retz Poche, Paris, p. 37 sq.
31. Rudolf Steiner, *Aus den Inhalten der esoterischen Stunden. Band I : 1904-1909*, (GA. 266/1), Rudolf Steiner Verlag, Dornach 1995.
32. Rudolf Steiner, *Les préfigurations du Mystère du Golgotha*, (GA. 152), Éditions

Anthroposophiques Romandes, Genève.

- 33 . Rudolf Steiner, *La chute des esprits des ténèbres*, (GA. 177), Triades, Paris.
- 34 . Rudolf Steiner, *La rencontre des générations*, (GA. 217), Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève, conférence du 15.10.1922.
Rudolf Steiner, *L'anthroposophie et les forces du cœur humain*, (in GA. 223), Triades, Paris, conférence du 27.9.1923.
Rudolf Steiner, *Quatre Imaginations cosmiques*, (GA. 229), Triades, Paris, conférence du 5.10.1923.
- 35 . Rudolf Steiner, *Le karma III*, (GA. 237), Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève.
Rudolf Steiner, *Le karma VI*, (GA. 240), Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève.
- 36 . Rudolf Steiner, *L'anthroposophie et les forces du cœur humain*, Éditions Triades, Paris, conférence du 27.9.1923.
- 37 . Voir note 20, p. 13.
- 38 . Rudolf Steiner, *La pensée humaine et la pensée cosmique*, (GA. 151), Éditions Novalis, Montesson 1994.
- 39 . Rudolf Steiner, *Der Jahreskreislauf als Atmungsvorgang der Erde und die vier grossen Festeszeiten*, (GA. 223), Rudolf Steiner Verlag, Dornach, conférence du 8.4.1923.
- 40 . Dans *Das Goetheanum* du 7.3.1999 je tombe sur une annonce de séminaire organisé dans la mouvance post-lievegoedienne : «Aimez le mal – par le bien» (...) Selon Ita Wegman Rudolf Steiner tenta à la fin de sa vie, en vain, de dire encore quelque chose d'important. À côté du courant de Michaël qui nous est connu – cosmique – il devrait y avoir encore un second courant de Michaël, courant qui "accompagne le chemin du mal, sans lui-même être mauvais. (...)".»
La formule d'amorce est empruntée à un poème de Christian Morgenstern. Je suppose que la dernière phrase – entre guillemets – est de Ita Wegman, mais ici, à nouveau, on souhaiterait en connaître l'exact contexte.

Dans le trimestriel allemand *Lazarus* (1/1999) on trouve, sous la plume de Wolfgang Garvelmann, un article venant parfaitement illustrer cette tendance, "*Manichäismus – nur ein neues Schlagwort?*" (Le Manichéisme, seulement un nouveau slogan?). Notre petite phrase y apparaît – d'ailleurs dans une nouvelle version ! –, et de façon tellement assurée que l'on se demande comment le lecteur pourrait douter un seul instant de son authenticité :

« "Apprends à te glisser [schlüpfen] dans la peau du Dragon si tu veux connaître et agir dans cette époque." C'est un thème que nous connaissons par l'autobiographie de Rudolf Steiner et qui manifestement est valable aussi pour ses disciples. C'est une forte invitation à ne pas fuir les obscurités, mais à tenir bon et à regarder, jusqu'à ce qu'elles manifestent leur nature réelle. Or, de cette manière est indiquée une caractéristique de notre époque : les existences terrestres se dissocient toujours plus dans les polarités du Bien et du Mal, et il en résulte la nécessité d'apprendre à discerner les esprits. Là se montre l'aide que représente l'étude de la science de l'esprit de Rudolf Steiner pour la vision débutante : est-

ce que n'émergent pas, au cours même de cette étude sur certains thèmes précis, les impressions bien connues "Cela me concerne !" Et ce sont, chez des personnalités "de tonalité manichéenne", justement ces passages qui traitent de Manès et qui deviennent ainsi une aide de connaissance pour identifier l'entité-aide et guide qui se dissimule dans la peau du Dragon. Et quand ensuite le disciple, après quelque temps, apprend à connaître le Dragon dans sa réalité, alors il apparaît combien il fut bon en fait que son courage pût déjà s'éprouver en regardant la peau du Dragon.»

Plus loin on apprendra que :

« De fait il se trouve que Michaël n'est plus ressenti comme l'ange au glaive mais qu'il s'est transformé, dans la contemplation vénéralante du Christ, en un archange de l'amour. (...) Mais lui-même est devenu libre pour des actes d'amour, et non plus de force. (...)»

Ah bon ? Nous avons ici toute une « philosophie » de la peau du Dragon et des métamorphoses de Michaël, assénée avec un aplomb assez déconcertant. De façon fort intéressante – au second degré, du moins – il y a ensuite la mention de la seconde voie michaélique qui, selon W. Garvelmann, consisterait « non pas en un combat contre le Mal mais en un accompagnement de celui-ci. » (d'après Ita Wegman, Avant-propos à *Aus Michaels Wirken*).

Les problèmes que pose ce genre de philosophie prétendument manichéenne, qui va de pair avec certaines conceptions bien particulières de la communauté, du sacrifice, du pardon, etc, sont de deux ordres :

- D'abord, comme je l'ai déjà donné à entendre, il y a le plus souvent hiatus entre l'idéal et les réalités.

- Ensuite, et peut-être surtout, cela me semble installer les personnes dans une ambiance « Sixième époque » qui, certes, peut être cultivée par moments et dans des conditions bien précises, mais qui peut surtout très facilement basculer vers un certain échauffement mystique et entrer en contradiction avec certaines exigences plus immédiates qui sont celles de notre Cinquième époque.

Je n'ai rien contre l'idéal manichéen ; encore faudrait-il savoir de quoi on parle ! Et je suis gêné par toute une ostentation, un climat pseudo-religieux, et certains phénomènes de groupe qui entourent ce genre de philosophie. W. Garvelmann parle de « se donner mutuellement des conseils et de se prévenir ». Soit, mais je crains que l'on dérive facilement vers des phénomènes de groupe qui ne sont pas tant des anticipations de la future Philadelphie, que des symptômes beaucoup moins positifs d'une « Gruppenseelenhaftigkeit », d'une adhérence à l'âme-groupe, d'une subtile régression qui menace à la fois la Cinquième et la Sixième époques. La fibre manichéenne me semble gagner à être cultivée *individuellement*, dans le secret du cœur, dans le sanctuaire de la conscience individuelle. C'est d'ailleurs sous cette forme qu'elle me paraît inhérente à toute la démarche de Steiner. Il faut bien préciser qu'un tel individualisme n'exclut absolument pas ni la socialité, ni l'amour ; il en est même, me semble-t-il, l'autre pôle nécessaire, et particulièrement en notre Cinquième époque, en cette Ère des Poissons qui ne fait que commencer.

- 41 . Rudolf Steiner, *Les trois rencontres de l'âme humaine*, (in GA. 175), Éditions

Anthroposophiques Romandes, Genève, conférence du 27.2.1917.

- 42 . Rudolf Steiner, *Textes autobiographiques*, Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève, p. 122.
- 43 . Rudolf Steiner, *Le karma III*, Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève, p. 143.
- 44 . Christian Lazaridès, «Les éclipses de l'été 1999 et l'hypothétique "culmination michaélique"», *L'Esprit du temps*, n° 30, été 1999, p. 34.
- 45 . On a un exemple typique de cette liberté de Steiner vis-à-vis des mots, et de surcroît avec un autre mot composé avec *Geist* (= esprit), à savoir le mot «*Geisteswissenschaft*», que l'on traduit par «science de l'esprit» ou «science spirituelle», et qui est employé comme un équivalent de «anthroposophie». En fait le problème est assez différent dans ce cas. Le mot «*Geisteswissenschaft*» n'est – en dehors de Steiner – pratiquement pas employé au singulier, mais au pluriel (*Geisteswissenschaften*) pour désigner... les sciences humaines ou même «lettres et sciences humaines», incluant jusqu'au droit et à l'économie ! Steiner a donc pris ce mot au singulier – qui signifierait quelque chose comme «la science humaine» – et l'a réinvesti d'une valeur proprement spirituelle, le ramenant à son sens littéral : science de l'esprit, science spirituelle. Mais il faut bien voir que cela n'est pas évident pour les oreilles allemandes en dehors de la mouvance se réclamant de l'anthroposophie. Imaginez en France un groupe spiritualiste qui s'intitulerait «La science humaine» !
- Il est possible que ce précédent en rapport avec «*Geisteswissenschaft*» explique en partie pourquoi les Allemands liés à l'anthroposophie n'ont pas toujours eux-mêmes une appréhension claire du mot «*Geistesströmung*», étant pour ainsi dire conditionnés à donner un sens plutôt spirituel à un mot contenant «*Geist*».
- 46 . Rudolf Steiner, *Esoterische Betrachtungen karmischer Zusammenhänge-Band III*, Rudolf Steiner Verlag, Dornach 1959, p. 122..
- 47 . Remarquons au passage que la traduction de ce verbe (*vereinigen* = unir) a aussi une grande influence dans toute cette affaire. En l'espace de dix lignes, Steiner l'utilise trois fois – voir dans la citation –, mais de façon tellement différente (une fois comme participe passé, une fois à la forme pronominale, une fois à la forme active) que l'on pourrait presque le traduire par trois verbes français différents : réunir, s'unir, unifier.
- Il est évident que l'on oriente vers des sphères sémantiques très différentes selon que l'on traduit : «*par le fait qu'une telle spiritualité (...) se réunisse avec d'autres courants spirituels*», ou bien : «*par le fait qu'une telle spiritualité (...) s'unisse à d'autres courants de pensée*», ou encore : «*quand une telle spiritualité (...) s'unira à d'autres courants de pensée.*»
- Dans le premier cas on imagine forcément des rencontres, des collaborations, voire un œcuménisme ésotérique, absurde à mon sens. Dans les cas suivants on est nettement au niveau d'un processus de pensée.
48. Rudolf Steiner, *Le karma VI*, (GA. 240), Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève, conférence du 20.7.1924.

Se glisser dans le Dragon ?

Réponse à Christian Lazaridès

Jean-Claude TOUREILLE

Dans son précédent article¹, Christian Lazaridès citait la « maxime » suivante : « *pour vaincre le Dragon, il faut entrer dans sa peau*². »

Nous avons essayé, de notre côté, de trouver de nouveaux éléments permettant d'éclairer les problèmes soulevés par M. Lazaridès à propos de l'origine de cette « maxime ». Comme résultat de nos recherches, nous proposons aux lecteurs les passages suivants :

Tout d'abord, le soir du mardi 16 octobre 1923, à Stuttgart, devant les professeurs de l'École Waldorf, Steiner s'exprime ainsi :

« Il [le professeur] doit se relier d'une façon toute particulière avec Michaël ; car de nos jours, vivre conformément à son époque, c'est se glisser dans le Dragon et continuer la vieille impulsion de l'intellect. Vivre dans la vérité, c'est se relier avec Michaël³. »

Voici deux autres passages qui donneront à la « maxime » citée plus haut un sens nouveau :

1 – Conférence du mardi soir 30 décembre 1913, à Leipzig :

« Cette image de saint Georges et du Dragon est le reflet de l'événement supraterrrestre où le Christ ayant pris âme en Jésus rendit celui-ci capable d'expulser le Dragon de la nature psychique humaine. Ce fut là un événement considérable, que seule la présence secourable du Christ en cet être angélique qui allait devenir Jésus avait rendu possible. Car il fallait vraiment qu'il épouse la nature du Dragon, cet être angélique, qu'il prenne en quelque sorte la forme d'un dragon pour interdire au Dragon l'accès de l'âme humaine ; il lui fallut entrer dans le Dragon, agir en lui, si bien que le Dragon s'en trouva ennobli, que sa nature chaotique atteignit à

une certaine harmonie. Dresser, dompter le Dragon devint alors la tâche de cette entité⁴.»

2 – Conférence du jeudi 5 mars 1914, à Stuttgart :

« Et à la fin de l'époque atlantéenne se présenta un troisième danger pour les hommes du fait des influences luciférienne et ahrimannienne. Le désordre, le désaccord menacèrent de s'installer entre le penser, le sentir et le vouloir, les trois forces de l'âme humaine, qui risquaient donc de ne plus pouvoir agir en concert harmonieux dans l'âme. L'homme aurait obéi à toutes ses pulsions avec une passion brûlante ou bien il aurait fui, saisi de peur ou de haine, sans que la raison puisse gouverner ces forces. Et là, comment l'être spirituel [du futur Jésus de Nathan] porta-t-il secours ? Il fallut que l'être spirituel se plongeât dans l'âme humaine en furie, il fallut qu'il devînt lui-même cette furie, qu'il se fit dragon afin de transformer les forces de l'âme et qu'une troisième fois il se laissât pénétrer par le Christ esprit⁵. »

NOTES :

1. « Entrer dans la peau du Dragon ? » de Christian Lazaridès, article publié dans la revue *L'Esprit du Temps*, n° 35, automne 2000, pages 54 à 90.
2. « Entrer dans la peau du Dragon ? », *op. cit.*, page 54.
3. Conférence publiée dans *Enseignement et éducation selon l'Anthroposophie*, EAR, traduction d'Henriette Bideau et de Raymond Burlotte, 1981, page 203 (GA 302a).
4. Conférence publiée dans *Le Christ et le Monde Spirituel. La quête du Saint-Graal, Triades*, traduction de Monique Durr, 1993, page 46 (GA 149).
5. Conférence publiée dans *Les préfigurations du Mystère du Golgotha*, EAR, traduction de Gilbert Durr et Gérard Klockenbring, 1995, pages 131 à 132 (GA 152).

Entrer dans la peau du dragon ? (suite)

Christian LAZARIDÈS

Les citations amenées au jour par J.C. Toureille constituent deux nouvelles interpellations, venant de deux directions différentes. Ne pouvant pas me lancer à nouveau – rassurez-vous ! – dans un article de 37 pages, je me limiterai à quelques remarques succinctes.

• Les citations des 30.12.1913 et 5.3.1914 (Voir *Le Christ et le monde spirituel* – Triades – et *Les préfigurations du Mystère du Golgotha* – É.A.R.) – qui se rattachent au *Cinquième Évangile* – nous parlent de la troisième intervention suprasensible du Christ avant son unique venue physique et le Mystère du Golgotha, événement qui se déroula à la fin de la période atlantéenne. L'entité angélique qui deviendra plus tard l'enfant Jésus de Nathan, pénétrée de l'être du Christ, dut alors en quelque sorte « plonger (untertauchen) dans l'âme humaine remplie de passion », et même « devenir Dragon » (5.3.1914), afin d'harmoniser les forces de l'âme humaine (penser, sentir, vouloir) qui étaient alors en danger de perdre leur cohésion, ce qui aurait abouti à ce que l'homme devienne totalement dépendant de ses émotions devenues incontrôlables.

Je renvoie le lecteur aux conférences en question, en signalant quand même un point assez important pour notre propos : c'est que l'expression « entrer dans le Dragon » (30.12.1913) que l'on trouve dans la citation en français n'existe tout simplement pas dans l'original en allemand et qu'il s'agit apparemment d'un ajout du traducteur ! Un effet subliminal de la phrase de Schuré ? Mais je ne veux pas me défausser pour autant de l'interpellation qui ressort de l'ensemble de ces passages concernant cet acte thérapeutique suprasensible du Christ et où le geste de descente dans la sphère du Dragon est amplement documenté (sans toutefois que n'apparaisse précisément l'expression « Entrer dans le Dragon » ou « Entrer dans la peau du Dragon ».)

Certes on peut envisager des résonances, des correspondances, entre ce troisième événement suprasensible du Christ et l'actuel

cinquième événement, la parousie éthérique du Christ, premier événement suprasensible après le Mystère du Golgotha, en lien à nouveau avec une entité angélique, Widar.

Certes aussi, on peut envisager quelque rapport entre cet événement antédiluvien et l'activité de Rudolf Steiner, activité dont l'un des aspects fut d'élaborer des moyens de connaissance capables de faire garder à l'homme une certaine harmonie entre les forces de l'âme à un moment où, dans un autre contexte historique, ces forces se dissocient. On peut penser à toutes les données si potentiellement fécondes et thérapeutiques de la triarticulation de l'être humain (1917) et de la triarticulation sociale.

Toutefois il faut bien souligner les différences entre ce qui s'est passé il y a donc 9.000 ou 10.000 ans et les conditions actuelles, différences qui rendent l'extrapolation hasardeuse :

– Il y a l'événement ou les événements de 1879, avec la chute des esprits de l'obscurité, où sont précipités sur terre et dans les hommes, en nous, le Dragon et ses anges, mais un Dragon propre à notre époque, dont nous verrons plus loin certaines caractéristiques ; nous verrons que le Dragon actuel est particulièrement lié à l'intellect mortifère, très différemment de ce Dragon de la passion émotionnelle de la fin de l'Atlantide.

Dès 1907 Rudolf Steiner précise bien qu'en 1879 Michaël a remporté la victoire au niveau astral mais que, depuis, le combat est passé sur le plan physique et que c'est désormais à l'homme de mener ce combat, en cherchant le lien avec des forces supérieures, mais un lien qui ne lui est plus donné d'en haut.

– Et le geste michaélique actuel n'est précisément pas le même qu'à cette époque ancienne où l'homme n'avait ni pensée personnelle ni conscience du Je, et donc pas une telle responsabilité dans le combat contre le Dragon.

• Passons à la citation du 16.10.1923. Là encore, prise telle quelle et à première vue, cette citation semble présenter bien des résonances avec la formule de Schuré. Mais, examinée de plus près, et replacée dans son contexte, elle va au contraire s'avérer pratiquement antinomique de la formule de Schuré, et elle va peut-être, d'ailleurs, nous fournir une clef essentielle pour l'ensemble de cette affaire.

Précision sur les mots employés

Je me permettrai d'abord de retraduire le passage, non pas que la traduction soit fautive, mais parce que, dans la quasi-analyse sémantique dans laquelle je me suis lancé, chaque détail a son importance.

« Il [N.d.T. : l'enseignant, l'éducateur] doit tout particulièrement se lier avec Michaël ; car, aujourd'hui, vivre avec son temps [zeitgemäß] cela signifie s'insinuer [hineinkriechen = entrer en rampant dans] dans le Dragon et poursuivre la vieille façon de fonctionner intellectuelle [den alten intellektuellen Betrieb fortsetzen]. Vivre dans la vérité, cela signifie se lier à Michaël. »

Notons que Steiner n'emploie pas la formule « peau du Dragon ».

La citation replacée dans le contexte de la conférence du 16.10.1923

Il s'agit d'une conférence faite aux professeurs de l'École Waldorf de Stuttgart et, dans toute la première partie de la conférence, il a été question des forces de guérison dans la pratique pédagogique. Puis il fut question d'un épisode de la vie de Gandhi, lorsque celui-ci, avant son activité en Inde, fut condamné à six ans de prison en Afrique du Sud. À partir de l'attitude du juge qui, d'un côté, reconnaît son admiration pour Gandhi mais qui en même temps dit qu'il est dans l'obligation de le condamner, et à partir aussi de l'attitude de Gandhi qui sait qu'il doit en toute logique être condamné, mais qui déclare que s'il était libre il continuerait son combat, Steiner élargit le propos et met en évidence une dissociation typique de notre temps :

« Vous avez en bas [N.d.T. : sans doute sur un dessin au tableau] des vérités et en haut [N.d.T. : idem] des faits, et les deux n'ont rien à voir entre eux. Ils ne se touchent en aucun point.

Oui, mes chers amis, ici apparaît de façon éclatante que nous avons aujourd'hui le niveau de la vérité et le niveau de la non-vérité. Mais le niveau de la non-vérité dans les événements publics [im öffentlichen Geschehen]. Et les deux ne se touchent en aucun point.

(...) Le Dragon a les formes les plus diverses ; le Dragon prend toutes les formes possibles. Celles qui viennent des émotions humaines

sont assez pernicieuses mais elles ne sont pas aussi pernicieuses que cette forme que le Dragon reçoit du savoir mort, du savoir mortifère de notre époque. Ici le Dragon devient tout particulièrement horrible, et vraiment on pourrait dire que le véritable emblème des institutions actuelles d'enseignement supérieur devrait être : un épais drap noir, et qui devrait vraiment être tendu partout, au mur de chaque salle de cours. On saurait que derrière il y a quelque chose, mais que cela ne doit être montré à personne parce que sinon serait jetée une étonnante lumière sur ce qui est pratiqué là [auf das, was da getrieben wird].

Et sous le drap noir il devrait y avoir l'image du combat de Michaël avec le Dragon. Le combat avec l'intellectualité mortifère. Ce qui est dit aujourd'hui, c'est la forme selon laquelle le combat de Michaël avec le Dragon doit vivre parmi les enseignants et les éducateurs.»

Il revient sans cesse sur toutes sortes de dualités : vérité/non-vérité, vérité/mensonge, tête/cœur, savoir mort/savoir vivant, le niveau des faits/le niveau de la vérité, etc.

Et ce n'est qu'après tout cela qu'il prononce les mots de la citation en question, c'est-à-dire dans ce climat de dualité, quasiment d'alternative ou de choix. Pour bien saisir cette tonalité, je recommande aussi au lecteur les conférences des 27 et 28.9.1923 (*L'Anthroposophie et les forces du cœur humain – Triades*) et celle du 15.10.1923 (*Quatre Imaginations cosmiques – Triades*), mais aussi celle du 15.10.1922 (*La Rencontre des générations – É.A.R.*), exactement un an auparavant.

Comparaison entre la formule de Schuré et celle de Steiner

Ainsi, concrètement, si l'on compare la formule de Schuré à cette citation de Steiner, on aboutit à une profonde antinomie :

- Chez Steiner, le 16.10.1923, il y a, à mon sens, fortement l'idée que d'être dans le Dragon, ou de s'y faufiler, c'est en quelque sorte la situation de départ, un fait de base de notre culture, l'idée que depuis 1879 nous sommes dans le Dragon et, dans un autre sens, que le Dragon est en nous.

Et le geste qui importe, qui urge, qui est à privilégier, c'est celui d'en sortir, et non pas d'y entrer. Il s'agit fondamentalement de sortir, de vouloir sortir du mensonge de l'époque, un thème récurrent en particulier de 1916 à 1923. Entrer dans le Dragon, cela signifie ici se lier à ce mensonge, continuer un courant descendant, décadent. Tandis que « se lier à Michaël » représente le geste vertical actuellement nécessaire.

- Chez Schuré il y a bien en effet, de façon purement formelle, les deux mêmes éléments, ou à peu près, mais dans une dynamique exactement inverse car les deux membres de la métaphore sont rendus interdépendants, l'un devient la condition de l'autre : « *Pour vaincre le Dragon, il faut entrer dans sa peau* ». Alors que chez Steiner les deux membres sont radicalement séparés, ce sont deux phrases différentes, que rien ne lie, ni grammaticalement, ni sémantiquement, qui « ne se touchent en aucun point » selon l'expression apparue plus haut.

Il n'est pas interdit de se demander si en fait la phrase de Steiner n'est pas purement et simplement une forme de réponse à la formule de Schuré – laquelle avait peut-être commencé à se répandre –, une sorte d'acte de démarcation. On peut remarquer en effet que c'est l'année précédente qu'a eu lieu la réconciliation avec Schuré et ils ont pu aborder ensemble un tel sujet. La discussion de E. Vreede avec Steiner a pu, elle aussi, se situer vers cette époque. Et l'on sait aussi qu'il y eut des questions sur Schuré de la part des professeurs de l'École Waldorf. Dans ce contexte, Steiner a bien pu utiliser alors la formule « *entrer en rampant dans le Dragon* » comme pour préciser le sens qui convenait à cette expression, sa juste utilisation.

Bien sûr, par ailleurs, tout cela n'exclut pas que de façon générale il est nécessaire dans la vie d'entrer à fond dans ce qu'on veut réfuter ou combattre, mais il faut alors surtout signaler l'autre pôle, pour ainsi dire, quelque chose comme : Approfondis la connaissance du Dragon, mais n'oublie surtout pas que, pour le vaincre, pour le surmonter, pour le dépasser, il te faut impérativement trouver des forces supérieures, trouver un lien avec Michaël, par des exercices, par le développement d'une pensée du cœur, etc.

L'Esprit du temps contre l'esprit du temps

Dans un sens – et c'est plus qu'un jeu de mots, et ce n'est pas non plus de la publicité subliminale ! – il y a ici toute l'opposition entre l'esprit du temps (Ahriman – Lucifer – Sorath) et l'Esprit du temps, c'est-à-dire l'Archée de notre temps (Michaël).

Vivre dans l'esprit du temps est donné par l'évolution, il n'y a nul besoin particulier de s'y enfoncer encore plus, mais, bien sûr, s'y blottir

peut apporter une illusion de confort, de «participer pleinement à la vie de son époque», peut rassurer, peut procurer un bien-être qui relève du sommeil ou de la grégarité, tandis que vivre *avec l'Esprit du temps* – ce qui serait un véritable «vivre avec son temps» – demande un effort permanent, des combats, de la solitude, demande de veiller.

Il s'agit donc de sortir d'un esprit du temps marqué par un intellectuelisme matérialiste, mais tout autant – autre aspect du Dragon de notre temps – d'un spiritualisme passif :

« Mais cela exige que l'homme trouve vraiment la possibilité de sortir de cette passivité dans la relation au spirituel, passivité dans laquelle il se trouve de tant de façons. Les forces de Michaël ne se laissent pas acquérir par quelque forme de passivité, pas non plus par la prière passive. Les forces de Michaël se laissent seulement et uniquement acquérir par le fait que l'homme, avec sa volonté aimante, se fasse instrument pour les forces divines-spirituelles. Car les forces de Michaël ne veulent pas que l'homme les implore, elles veulent que l'homme s'allie [sich verbündet] avec elles. Cela, l'homme le peut quand il accueille avec énergie intérieure les enseignements du monde spirituel. » (28.9.1923)